

**n° 87**

## **Carte blanche à Ô Débi**

Jocelyne Clément, Emilie Cros, Patricia Cros, Brigitte Daillant, Stéphanie Fouquet, Jean-Jacques Guéant, Alain Legal, Rosine Levy, Anne Marillier, Colette Millet, Sophie Miquel, Marc Roslin, Tochka

*photographies*

Emilie Cros p 13-16-39-43

Florence Fouquet p7-17-23-33-35-49-54

notes de lecture

Patricia Cros, Jean-Jacques Guéant

## **Chronique(s) du mauvais œil**

par Dominique Laronde

## **Gaëlle Héaulme : le contretemps 2013**

Gaëlle Héaulme & Jean-Christophe Pagès : *Homes*

Jean-Christophe Pagès : *fracas*

notes de lecture : Claude Dehêtre

disparition

*Couverture et dessin de Dominique Laronde*



## EDITO

Tout est parti d'un postulat : l'écriture en marchant nous fait sortir de nos chaussures car les pieds prennent l'air et nous insufflent un rythme. Donc : est ce que marcher change le rapport à l'écriture ? On a voulu essayer. Et quand on veut essayer, à Ô Débi, on organise un « chantier » qui nous permet « entre nous » de tester une nouvelle possibilité d'atelier. C'est comme ça qu'on s'est retrouvé le premier jour de mai dans la forêt de Fontainebleau, avec pour guide, Jean-Jacques Guéant en personne. Toucher le grès, goûter aux jeunes feuilles des arbres ... Et si c'était le rapport physique aux éléments qui faisait la différence ? Et si Gaston Bachelard avait raison avec sa poétique des éléments ?

Gaston ! Voilà un guide intéressant pour marcher en montagne mais aussi en écriture. Un « atelier Bachelard » made in Ô Débi existe, il a évolué au fil du temps, il a même fait l'objet d'un article<sup>1</sup>.

Marcher avec des mots dans la tête et un sac sur le dos, se remplir de l'énergie de la journée pour écrire le soir. Nous y voilà. Par de belles journées de juillet, dans la haute vallée de la Clarée. Corps à corps avec le soleil, le vent, le brouillard, la pluie et les citations de Gaston Bachelard, un groupe d'écriture encordé sans corde, pour voir ce que ça change dans l'écriture, l'altitude.

---

<sup>1</sup>Article mis en ligne sur le site <http://odebi.site.voila.fr>

Mais finalement, l'écriture d'altitude n'est-elle possible qu'en montagne ? Que devient le désir de montagne de ceux qui n'ont pas grimpé avec nous ? Nous avons organisé à l'automne suivant, deux ateliers d'écriture d'altitude en plaine, au Mée sur Seine. La matière des mots est venue ou revenue, a creusé son sillon dans le sol de la plaine, ces mots venus d'une ambiance passée, dans une sorte de voyage à l'envers, comme si on y était ...

Oui, mais ces textes, ils seront publiés dans la revue La Grappe, pour de vrai ! Il faut se poser la question de la réécriture. Réécrire, c'est quoi ? C'est comme après une nuit, repartir en chaussant les mêmes mots qui prennent un autre corps. C'est se déplacer, éclairer d'une autre manière, développer, raturer, baver, cracher, mâcher, ruminer ... se rendre compte que l'atelier de réécriture transforme beaucoup le texte initial. « Et c'est là qu'en réécrivant, j'ai compris que le texte d'avant était beaucoup mieux. » Réécrire pour ne plus réécrire ?

Eh oui, l'écriture est une forme d'auto séduction et on a du mal à se frustrer de ce qui nous a séduit. Or, publier, c'est en quelque sorte passer du narcissique à l'universel, rendre accessible. C'est ce qu'a permis la rencontre des deux associations : Ô Débi pour permettre à tous d'oser l'écriture, le plaisir d'écrire, d'échanger autour de cet acte si personnel et La Grappe en temps qu'éditeur pour pousser à mettre en forme, sélectionner et donc quelque part frustrer l'auteur qui doit accepter cette altérité de l'écrit publié.

Dans les pages qui suivent, nous vous invitons à partir avec nous sur les sentiers, les névés, au pied des grandes parois, à l'assaut des cols et des torrents, de l'adret à l'ubac de nos imaginaires.

*Patricia Cros*

*Ce numéro 87 a été pris en charge par l'association Ô Débi, association qui développe en lien avec le GFEN, des ateliers de création dans la région melunaise. Les réponses aux questions de La Grappe sont collectives.*

**La Grappe :** Vous avez accepté de prendre en charge la rédaction de ce numéro et l'équipe de La Grappe vous en remercie. Pouvez-vous dire ce qui a motivé cette décision ?

**Ô Débi :** Pour nous, ce numéro, est le prolongement d'une rencontre entre La Grappe et Ô Débi, rencontre qui a débuté le 1er mai 2012 lors d'un chantier d'écriture en forêt de Fontainebleau. De là est née l'idée d'organiser l'été suivant, un stage mêlant randonnée en montagne et écriture. La proposition de La Grappe nous a permis de finaliser ce projet avec ce n° 87.

Le fait d'organiser un cycle d'ateliers pour aboutir à la publication des textes produits, nous oblige à relever un nouveau défi, celui des ateliers d'écriture pour de vrai. A travers ce cycle d'atelier nous avons essayé de pousser jusqu'au bout le processus de création, jusqu'à la socialisation. C'était un challenge nouveau, pour nous. Nous savions que cette aventure était possible. Des revues militantes telles que « Soleils & cendre », reconnues sur le terrain de la publication, invitées cette année au Festival de poésie de Sète, fonctionnent aussi sur la base des ateliers d'écriture et organisent leur comité de rédaction de manière collective. Les animateurs de cette revue ont su nous éclairer sur les manières d'organiser un tel cycle. Et grâce à la proposition de la revue La Grappe, nous avons pu animer un comité de rédaction collectif pour aboutir à l'élaboration d'une maquette avec les textes produits en atelier. Pour nous, c'est un engagement nouveau qui nous permet de mettre en débat cette magnifique utopie du « Tous capables » portée par le GFEN depuis les années 70.

S'est ensuite posée la question de la réécriture en atelier. Ecrire pour faire paraître nous a conduit à animer des ateliers de réécriture en réfléchissant ensemble à une question nouvelle : « L'acte d'écrire est-il plus important que le texte ? » Interroger la socialisation des textes

nous a permis d'inventer des ateliers de réécriture. Certains d'entre nous craignaient de détruire leur texte initial en le reprenant. Comment concilier la fidélité de l'élan premier contenu dans un texte, la spontanéité, avec l'exigence de cette langue en travail qui fait jour au poème. Certains ont pris plaisir à voir leur texte évoluer. D'autres se sont plongés pendant des heures dans leur texte avant de nous donner le « bon à tirer ».

**La Grappe** : Pourquoi pratiquer une activité aussi individuelle, aussi personnelle qu'écrire dans un atelier collectif de création ?

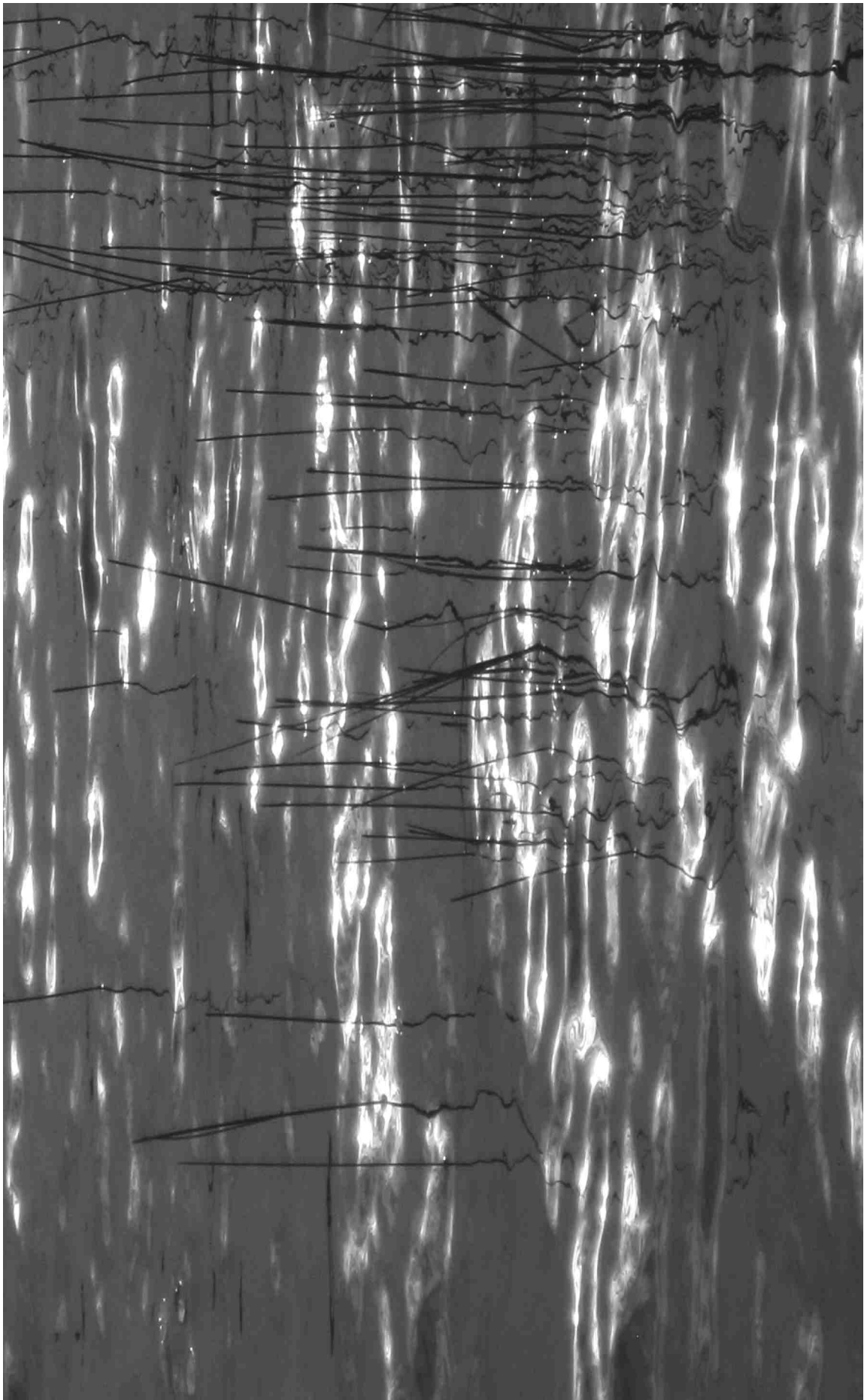
**Ô Débi** : Justement parce que c'est un collectif, parce que nos idées naissent aussi de celles des autres. Et puis, partager son texte en le lisant aux participants, c'est déjà assumer cette langue qui se met en travail. Alors le réécrire pour le faire paraître fait partie du processus. S'appuyer sur la dynamique de groupe, s'enrichir des textes des autres, toutes ces richesses qu'apportent les ateliers d'écriture font évoluer nos textes, leur donnent de la force, parfois par des transformations inattendues. Un mot de l'un des participants peut déclencher chez l'autre l'écriture de plusieurs pages ! Et puis qui, seul, aurait eu l'idée d'emporter les écrits de Bachelard pour les partager en montagne ?

**La Grappe** : Qu'aimeriez-vous que soit ce numéro, outre le témoignage d'une production commune entre deux associations du Mée sur Seine ?

**Ô Débi** : Nous aimerions faire partager aux lecteurs de la revue nos partis pris d'écriture, le poème *comme travail de l'imaginaire*. Nous aimerions partager et mettre en débat les problématiques autour de la création, développées et portées par les ateliers du GFEN depuis plus de 40 ans. Nous aimerions aussi partager cet engagement du « Tous capables » porté, là aussi, par le GFEN, ce pari fou, qui affirme que tout un chacun peut oser la création là où il est, avec qui il veut, et qu'il n'existe pas de don qui permette d'écrire, qu'il faut juste, un jour, oser relever le défi, sans attendre d'être sûr de savoir le faire.

**La Grappe** : Rappelons que La Grappe et Ô Débi ont travaillé ensemble à une lecture publique de textes à l'Espace Cordier en avril 2013. Pourrions-nous conclure en imaginant que les textes de ce numéro soient au cœur d'une future représentation publique ?

**Ô Débi** : Bien-sûr, on peut imaginer des suites à cette collaboration !!!



## Jean-Jacques Guéant

### Quand l'écriture prend de l'altitude !

#### *Une “expédition” nommée désir*

Rando-écriture en Haute-Vallée de la Clarée - Juillet 2013

*Sept nous sommes avec Ô Débi. Départ de Névache (05) pour une expédition légère dans la Haute-Vallée de La Clarée.*

*C'est juillet. Sept nous rentrons fiers, altiers, à peine épuisés, cinq jours plus tard...*

*L'alpestre aventure était bien au rendez-vous. Marche d'approche, entre sueur et bonheur sous les mélèzes. Etape au refuge du Chardonnet, montée au col du même nom. Pas à pas. Névé après névé. Lectures, slam sous le regard du Queyrellin. Grands espaces. Pas de vent, gourde d'ivresse partagée.*

*Le lendemain col du Raisin qui se drape de brumes et nuages. Atelier d'écriture sur les tables en mélèze du refuge. Une caravane s'ébroue devant nous : mules, lamas et rires d'enfants. Dévaler, descendre vers la Clarée tumescente. Cascade entêtante voluptueuse. Pause écriture avant sa traversée.*

*Remonter le flanc adverse de la vallée ? Coup de pompe, oui, non... on y va ! Elan et entraide. Pluie et lecture dans la grange d'un chalet en ruine. Le chaleureux refuge Ricou nous attend (sa soupe !).*

*Au-dessus, tout là-haut les lacs. Lac du Serpent ce matin ? Pas certain. Écrire toujours, sous la menace de lourds nuages. Capes et anoraks déployés on redescend prudemment. Refuge bondé.*

*Dernière journée d'altitude. Derniers textes éparpillés sur les tables du refuge. Stupeur du gardien. On fait le bilan, sacs alourdis d'émotions.*

*Dernière descente, la navette attend. La Clarée nous salue d'une grosse pluie d'orage et nous disperse au parking sous son fracas. L'expédition est terminée.*

Tout commence.



## *Un chemin d'écriture nommé désir ...*

Une discussion s'est nouée le dernier jour sur la vaste terrasse du refuge Ricou. Et la question est venue : *l'altitude a-t-elle une influence sur l'écriture ?*

Nous avons tous ressenti un vrai corps à corps avec la montagne pendant ces cinq journées. Au rythme de nos randonnées, de nos pas dans les pierriers, appuyés sur les lèvres des lacs, sur la neige croûtée des névés, les torrents enjambés... mais aussi la crainte de la pente escarpée, de l'orage, du noir nuage qui désoriente, voile le sentier, la vue du refuge... La fatigue invasive, le corps las. Un sentier éboulé, chute possible, la soif brûlante, un troublant vertige, un cœur qui tangué...

Mais y a-t-il eu mise en danger de nos corps ?

À 2700 m ? Non assurément.

Nous étions toujours à proximité de refuges et de la civilisation<sup>2</sup>.

Pourtant tous nos sens en éveil nous avertissaient que le danger pouvait nous saisir à l'improviste, que le mépris des plus simples précautions pouvait vite substituer l'anxiété à la sérénité.

## **Alors au-delà de 2700 m ?**

*Possible bivouac ?* Nos rêves printaniers d'expédition dans la Haute-Clarée avaient dès le départ envisagé cette possibilité.

Tentés par le bivouac, l'autonomie, pouvoir frôler la haute montagne, engager plus haut notre corps à corps. Pourquoi pas ?

---

<sup>2</sup> Pour les courses en montagne, la notion **d'engagement** de l'itinéraire est introduite pour évaluer le danger et qualifier la difficulté d'accéder à tel ou tel sommet. Parmi les critères principaux, *on note l'éloignement de la civilisation*, c'est-à-dire si le parcours sur une journée, par exemple, reste ou non **visible de la civilisation** (refuge par ex), et l'altitude évidemment.

Mais l'expédition se serait complexifiée, accentuant la sélection des participants, les poids à porter...

Donc choisir de cheminer sans être encordés, cheminer en écriture depuis le fond d'une vallée jusqu'aux portes de la Haute Montagne. Pari tenu.

Reste le vrai débat du corps à corps avec la montagne, par la montagne.

L'altitude l'accentue, l'exige, l'avive durement, à la mesure de l'oxygène qui s'amenuise. La mise en danger personnelle, en éloignant les secours possibles s'amplifie. On brave des glaciers suspendus, on patauge dans un brouillard mortel, on côtoie l'abîme.

Mais la poursuite de la verticalité, la dualité cime / abîme ne sont-elles réservées qu'aux valeureux valides quêtant l'inutile ?

*Possibles rencontres ?*

Posons le pari.

Quiconque sans avoir bravé d'insondables précipices, bivouaqué dans des nuits glacées peut vivre au plus intime de soi la dualité cime / abîme, autre nom du corps à corps, de l'engagement *avec* ou *par* la montagne. La mise en danger personnelle se vit aussi sans altitude aucune, à tout âge, authentiquement.

D'où le pari de l'engagement personnel, réel et imaginaire.

D'où le pari de partager cet engagement vécu avec celles et ceux qui ne sont pas partis en *expédition* avec Ô Débi, qui n'ont pas affronté par la marche le souffle l'intensité des lieux rencontrés.

Donc vouloir les accueillir à notre retour dans la vallée, jusqu'à la plaine du Mée-sur-Seine (altitude 37 m !) et partager nos imaginaires !

## Anne Marillier

Ils ont marché, marché, marché, sous le soleil parfois enveloppés par la fraîcheur acérée de l'ombre.

Ils ont avancé, monté, descendu, senti, touché sous leur pied la force intime de la terre. Les pieds savent, ils nous disent la pente, ils nous disent la dureté, le moelleux, le boueux, le pointu, l'arrondi, ils savent où en est la terre, les pieds pourraient marcher sans la tête, mais la tête ne peut marcher sans les pieds, vous pouvez laisser vos têtes, mais n'oubliez pas vos pieds, ne les troublez pas. Eux les sages, eux qui sentent, en prise directe.

Seule la pierre troublait le ciel. Ils ont vu les signes, devant, comme une perfection végétale soulignant le minéral, cascade de sapins s'agrippant à la coque calcaire.

Les pensées entourent les montagnes et reviennent, échos d'une guirlande de mots crispants et roboratifs s'écoulant en une soupe de rêves gelés qui s'étire, s'étale, flotte et s'évapore. Nuages bruissants de l'inconscient avant qu'il n'émerge et sue, dégoulinant de sensations irréelles, lobotomisant l'appréhension de l'instant, provoquant des sensations érodées, embrumées. Revenir à ses pieds pour mieux sentir, aimer la terre et ses odeurs primaires.

## Jocelyne Clément

On marche.

En lisière de fatigue, les mains s'enfouissent,  
agrippées au bâton futile de vermiculures.  
Les pieds ne pensent plus les cailloux acérés,  
ils fantasment l'abordage d'adrets impossibles.  
La bronche, quant à elle, tapie en creux d'une cage somatique,  
s'affole en folle farandole asthmatique.

On marche.

L'hémoglobine tête le granit gris qui s'étale en silence.  
Ça globule de blanc et de rouge dans les réseaux internes.  
Tâtement d'un pouls en furtif,  
l'oreille danse aux rythmes premiers du ventre qui contenait.  
Ça berce et ça tape. Ça pulse et ça souffle. Ça gonfle et ça vide.  
On s'étourdit en mélopée assourdie à chaque pas à pas.

On marche.

Le vertigineux essouffle les vertiges  
en vestiges mnésiques d'autres pas sur le plat,  
ceux qu'on ne pense pas.  
L'os s'accroche aux muscles en crampes ;  
le tendon se cramponne aux cartilages qui encastrant ;  
enfin la peau se recroqueville en étoupe de lin ;  
on la sent, elle retient les intérieurs qui bouillonnent ;  
l'enjambée se fait lourde d'expressions corporelles ;  
la pensée se colle au sentier, pellicule de nuit blanche,  
elle n'en finit plus, immense insomnie diurne...

On marche.

## Emilie Cros



Il sortait du festin où l'abîme des mots avait englouti le temps.  
Sur le surplomb rocheux qui servait de seuil au chalet de ses souvenirs.

Il contemplait en lui le chemin qui lui fallait parcourir, jusqu'à la vallée, jusqu'à son chalet, la sommité extraite du plus profond du bleu foncé.

Quelle heure pouvait-il être maintenant ?

Il se tenait encore sur le rocher suspendu à l'immobilité de son rêve, découpant sa forme sur l'abîme du miroir.

Il se leva, transbahutant son ventre repu.

# Jean Jacques Guéant

## Immense regard

Immense  
regard du marcheur  
à l'épaule mince  
sous la besace des mots

Marchant écrivant  
alphabet lancé  
au tumulte du torrent

il abandonne  
voyelles consonnes  
aux schistes racines  
des rudes ravines

Ses mots au vent d'altitude  
s'aiguisent se glacent  
s'abîment à l'ubac  
au col nulle trace

Mais à l'heure du vide  
des noirs séracs  
ses versets  
soudain abondent  
la rumeur du monde

Blocs burinés  
herbiers fous d'alpage  
le silence veille  
glisse entre les pages

Marcheur furtif  
sur l'écorce froide  
des montagnes

Carnet de rêves  
à la main  
frayant des espaces inconnus

## Rosine Lévy



Du bois relie les plaques  
ancestrales.

Le pic a ses raideurs, ça saigne  
sur les flancs.

L'ombre projetée, naissance qui  
flotte, flou rideau d'écumes,  
brassée dans le creux d'un long  
cri.

Langue, signes, glace des  
rochers, coque calcaire crispant  
et acérée

La terre 1ierre où bruissent les  
sources.

Si tu avais un peu de brume au  
bout des doigts.



## Brigitte Daillant



Le long des sentes,

la pensée glisse entre les pages.  
Elle s'unit à la brise fragile, à  
l'élan soutenu du voyageur.  
Les morsures s'agrippent, ténues  
et soudées aux corps tendus.  
Le rouge de la mousse flamboie.  
La pensée brûle avec elle.  
Le mystère interrompt le voyage  
des mots.  
Tourbillons de savoirs épars  
emprisonnés par une force  
sensible.

La pensée glisse, entre les pages,  
le long des sentes.

## Tochka

[corps présent]

Repartir, recommencer, descendre pour monter sans jamais toucher le bout.

Redescendre. Quitter le point surplombant du sommet.

Oublier un nuage dominant que nous n'atteindrons pas mais qui guidait notre ego à niveau.

Et redescendre. Repartir, recommencer, descendre pour monter sans jamais toucher le bout, atteindre les babines des nymphes.

Observer les abîmes pour s'y glisser et observer chaque détour du parcours, apprendre ! S'en apprendre, s'en émouvoir de ce qu'on avait oublié, rien qu'en visant le top, le high, les hauteurs inaccessibles.

Les faucons, leurs alliés planant nous narguent.

Les planeurs, engins silencieux, hurlent de rire à chacune des marches de notre ascension.

Repartir ! Recommencer, descendre pour monter sans jamais toucher le bout, et y prendre goût, aux allées parfumées qui ne déclarent pas leur code d'entrée.

Apprendre ! De la drôle de femme au café qui sirote en s'en allant. Lui parler, enfin ! Essayer, ça fait du bien.

Continuer, les escaliers descendent en colimaçon.

Chaque marche, une à une, serrée, la couleur fraîche de la neige éclairait le marbre en flaqes légères. Un peu plus loin les pâquerettes et enfin quand tu crois atteint, touché le but, arrivé à la surface, jamais tu n'y es, repartir, et recommencer.

Changer la question ? Changer le niveau, trouver le silence, des bouts de ténèbres, embrumer ses rêves, croiser les créatures, sorcières qui ne te soufflent que des murmures. Inconnues et insondables, il n'y a personne pour écouter, personne pour déchiffrer, personne pour s'asseoir là, une pierre, à part... soi.

Et regarder, le chemin parcouru à descendre de son piédestal, sortir des chemins tracés, nombreux les parcours possibles se sont dessinés.

Et regarder d'un air las la foule qui s'amasse pour monter au sommet, mais les abîmes eux, personne ne les a imaginés ni en peinture ni en couleur, ni en tableau ni en noirceur. Personne ne les a approchés mais personne ne les a oubliés non plus quand on a frôlé la mort, au passage de ses nuits noires et de ses naissances déchirantes, qui ne les a pas redoutés, l'image de ta solitude perdue qui te tend les bras... celle-là même à embrasser, à se réconcilier, et les images croisées sur les côtés, les personnages qui ne sont ni ton amour ni ta sœur, ni ton ennemi, quelle amie deviendra t-elle, des histoires à se raconter, qui te redonne le sens de l'équilibre et de la gravité.

## Stéphanie Fouquet

Le sommet est un bord qui prend racine en  
bordure d'abîme. Tous les yeux s'y mènent, si  
loin, quand le chemin s'embrume.

*Il en a fallu des esprits fous pour que leur mémoire  
s'émiette dans le roc. Tous tendus, jusqu'à ce que  
l'impossible s'écrive en bordure de vie. Il en a fallu  
des morts tombés des cimes.*

La lune donne, juste là où le roc montre ses  
blessures. La lune, si claire, traîne derrière  
elle, deux gouffres dont on n'aperçoit pas le  
fond, dans l'irrégularité de la langue des  
monts, dans la langue des fantômes.

*Il ne suffit pas de se déclarer vivant pour que cela  
soit vrai. Où est la fin, quelle est cette langue ?  
Même l'arbre enterre ce qui doit naître. Et pousse,  
le gland, pousse la sève, innerve le temps.  
L'impossible enfante ce que le terrible sarcle  
tendrement.*

Sur les bords de l'acceptable, dans le bleu, le  
vide fait jaillir l'arbre de l'ancêtre. Là, droit  
devant, aux portes du tangible, là où  
s'exportent les instants minuscules, là où  
grandissent les peurs dans leur glissement de  
terrain.

*Rien ne peut oublier la reine mère aride, l'ombre et ses  
peurs. Rien ne changera la terre des ancêtres.*

L'ombre hante, énorme : aile déployée d'un  
fantôme de pierre. Elle enrouille la terre, marche  
dans son passage à l'instable de l'encéphale au  
petit pas de trop, cherche un quelque part  
vertigineux.

*C'est si long d'exhumer son histoire, puis de semer sans  
trembler, sans inverser le sens de ce qui pousse, de ce  
qui pourrit, des fantômes cultivés et des souvenirs*

Au fond, la roche gît dans les ruines, là où le vide  
réveille les vieux démons, alors que la cime  
entame le ciel.

*Reste le silence et l'histoire qui fait naître.*

# Patricia Cros

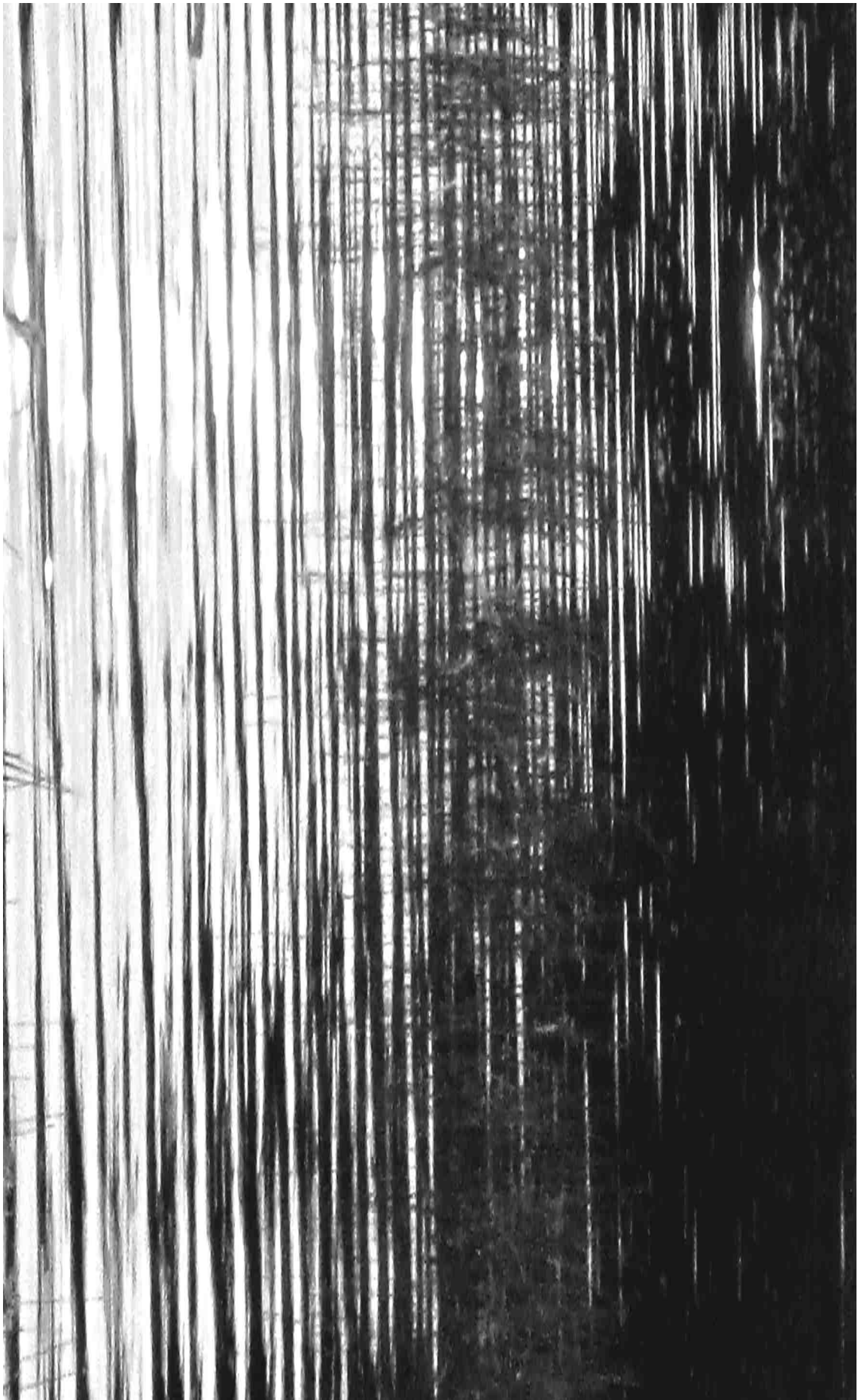
## Reflet

Voit-on l'homme dans son reflet ? Si tu avais une montagne au bout de chaque doigt, l'univers pousserait sur tes flancs et tu engendrerais tous les creux de vallée à chacun de tes pas.

Reflet dans l'eau du lac, tout là-haut, comme une soupe de rêves brassée en un long cri. Et toi, debout dans le silence de cette eau presque pâle avec ton désir de buisson, ta folle envie d'arrondir tes tendresses le long des cimes décuplées.

Toi, à la lumière d'une cassure, le roc te parle d'un envers de ciel, d'une terre première où bruissent les gentianes. Toi, tu renais au plaisir de ta langue, comme une fleur de l'herbe au milieu du sommet.

Dans la rizière de l'aube, tu es seulement l'ombre qui flottera et son humain reflet.



# Tochka

## La faille

Elle s'engage dans la faille.  
Elle se demande sa place sur la surface.  
Elle chope une pliure, là dans le coin et s'engouffre à l'ombre de la chaleur étouffante.  
Autour, une étendue plate. Des cailloux, aussi étincelants que cinglants. Elle rampe dans l'interstice : dans les recoins elle capte l'humidité, des fourmis grouillent et lui chatouillent les mollets.  
Un frisson la parcourt, tandis que les gouttes de transpiration gisent encore sur son front.

Un frisson de fraîcheur autant que d'angoisse, sûrement.  
Ici, elle se cacherait bien dans la virgule de la terre.  
Ici, les nervures du sol lui laissent la place de reprendre pied. Elle peut s'arranger son nid si elle le souhaite.  
Sa petite taille est si frêle, sa hauteur si fragile que l'aridité du sol ne lui renvoie que son erreur, entre ses pas.  
Elle a beau être toute petite, elle se sent comme une verrue sur la pente aplanie, horizontale et muette.  
Elle se sent comme une injure criante à l'harmonie de la nature, verdoyante.  
Ses questions insultantes n'ont pas de place, l'arborescence vitreuse du terrain n'en a que foutre.  
Son immobilité lisse lui répond de sa majesté suffisante  
mastoc granit  
dans les soufflements des crevasses elle croirait entendre  
« bêtise, tu n'es qu'une infime bêtise »

Elle agrippe la terre cachée sous les racines, les limaces qu'elle frôle lui font un clin d'œil. Tout est tordu et impropre dans ce trou elle peut s'y mélanger de tous les côtés, s'y battre les poignets à s'y faire mal, combattre les pores plutôt que ses tempes. Elle ferme ses yeux intensément et fout ses cheveux sales dans la glaise, afin que le soleil ne lui inflige plus la même douleur.



# Colette Millet

(h)auteur

slam des montagnes  
corps ramassé d'un bond  
dans une course bord de gouffre

Elle suit le long chemin de la marche du groupe  
dans un tiers cadencé unisson de portage  
le lent mouvement des corps partage le paysage

en princesse elle s'assoit et pagine les cailloux  
liasse les papillons lissant leurs ailes d'envol  
d'épaule de maux à mot - liberté cristalline -

elle sème sa courte vie au flanc de tous les doutes  
son cri d'écrit sauvage fait trembler la montagne

et sur les grands versants les petits bruits d'orages  
abondent  
gonflent le lit des eaux au papotement doux

en l'étau d'herbes hautes elle ignore toujours quand  
poser son sac à dos sur la brume mordante  
pourrit l'image du bleu dans le pli du fossé

en attente du savoir des hasards de rencontre  
elle couche son verbe haut doucement l'enracine  
sa carcasse malicieuse arrondit ses tendresses  
pieds nus en cri de souffle sur la canopée lisse

# Jocelyne Clément

## Rivière en ravine

Elle est là  
Elle attend  
Toute en mouvement  
Elle se donne à voir et entendre  
En ravissement

Les chocs de son eau  
Se dressent contre les vieux troncs rocheux  
Chacune de ses gouttes pétille sa note polyphone

Et ça gronde en crudité infantile  
Et ça cogne sur rien et tout  
Laisser-plaisir qui ne se retient plus

Elle étire sa langue en cascade affamée  
Lèche sans vergogne l'écume  
qui éclate aux lumières des cassures

Elle s'excusera plus tard aux brumes dormantes  
Qui la savent bien aux creux des reflets de son aval

## Alain Legal

réponse à Jocelyne Clément

En ravissement  
La femme se masse jusqu'aux horizons humains  
Lèche sans vergogne l'écume qui éclate aux lumières des cassures  
Elle se donne à voir et à entendre  
Elle est là  
Dans les poches du destin

Les chocs de son eau se dressent contre les vieux troncs rocheux  
Laisser-plaisir qui ne se retient plus  
Elle s'excusera plus tard aux brumes dormantes  
Toute en mouvement

Et ça cogne sur rien et tout  
Chacune de ses gouttes pétille sa note polyphonique  
Et ça gronde en crudités infantiles  
Qui la savent bien aux creux des reflets de son aval

Il y a des bulles de chagrin  
Rivière en ravine  
Elle étire sa langue en cascade affamée  
Dans la fissure minérale

Elle attend

## Anne Marillier

Au delà du bruissement de la forêt, les téguments disparus laissent apparaître les lignes de force.

Il n'est nulle limite pour le centre d'où émergent les lignes, et l'ombre n'est qu'un interstice que la lumière effondre.

Montagne, cri de terre, échine solidifiée, la voûte plantaire clapote au gré du destin calcaire, fossile du dromadaire se transformant en calcite.

Multitude en mouvement à l'assaut du minéral, les glissements de tendresse s'y répondent.

Car si les frottements éternisent le feu, la cendre s'y répand, y répond l'onde, le mouvement formateur qui provoque l'écriture, crispation créatrice de matière.

Ici et maintenant, les univers se déplacent jusqu'à rompre et obligent le silence.

## Collectif

### Sous les granits

En vents ou sécheresse, je me dérobe tu t'envoles il s'éclabousse.

Enclaves envolées en leurs justes substances nous nous imposons  
vous vous engloutissez elles se dégrossissent jusqu'à ce que  
l'humain fleure et se dévore en chemin. La Terre et l'Eau,  
fondamentales, coulent la haine qui se meurt lentement. Une  
bulle ventrue, obèse de désir, bouillonne son avidité de désespoir  
sous le mystère d'un ciel rouge en simple survivance. Voici que le  
rien rouille, que le tout se dédouble. Mais l'abîme rocheux feule  
jusqu'à pétrifier l'air de la nuit. La gorge rocheuse travaille les fils  
nocturnes de lumière sur le métier souterrain, les mots sont  
digérés à pleine racine par une meule solitaire et exclusive.  
L'appétit des brindilles en déborde parfois, en papilles huileuses  
de sourire.

Soudain

une grosse escarbille se fragmente en mille billes de plaisir.  
L'ombilic châtaigne perce la victoire en une douce violence ;  
c'est un bruit dépité qui résonne et s'échappe en grossière  
broutille. Ses petites pattes crottées se carapatent  
autour de son corps enroulé, aigre-doux.

En vents ou sécheresse  
Voilà que le Vivant grouille  
Sous les granits

# Stéphanie Fouquet

## La hauteur offre

Sur le grand replat, le lac fond dans la roche, ouvre l'aisance d'une chute. Lourdemment, l'eau s'écroule d'un glissement lent, invite au vide, le grand saut dans l'oubli.

La gorge rocheuse du vent se secoue de sang. Droit dans la vie, la mort s'écorche entre deux mondes, mugit d'un rien.

*Si tu avais un reflet au bout des doigts, et au sommet une rivière, tu ne marcherais pas, tu volerais. C'est la pierre qui trouble le ciel, pas le contraire : le pic a ses raideurs, la rouille ses délires.*

Mais le saut oblige le précipice, tire les pas vers le fond, là où l'eau cavale entre la rive et les mots. Tout au fond.

Vertige dans le fracas des phrases, la vitesse change la forme de l'eau. Tout se mue en ondes. Puissance du vide, fluide en choc de pierre : tintement métallique de la corde à l'oubli.

Si le déluge déplie sa partition, l'ombre prend possession de la nuit. Le chaos bouillonne si fort qu'il peut se rompre. Au loin, on entend déjà les éclatements de flaques.

*Si tu avais trouvé la porte de la cabane ouverte, trouvé ce bois qui chauffe et réchauffe, tu n'aurais pas été effrayée par l'écho, le cri d'où bruissent les sources.*

Comment regarder le vide et voir le délire qui ouvre et referme ses crevasses sans s'inquiéter ?

Un tremblement prend racine, abandon, passage à l'au-delà. Le sang migre, enflammé dans son ventre, le corps hurle le vide, pousse au petit pas de trop.

Mais l'erreur chemine, oubliant son chemin en courant. L'eau réveille les étoiles, réveille les milliards d'instant, les petites cassures enfouies dans la profondeur de la torche.

*Si tu avais le choc de l'eau dans les cheveux, le rideau du flou, tu ne rêverais pas. Tu t'en irais, tirant droit devant, dans le creux d'un long cri.*

L'argile s'impatiente, ses éclaboussures s'écrivent dans la masse minérale, là où l'écume s'ensurface. L'ombre oblique, la vie se déchire sur le replat poli, dans un spasme, partout, l'étrange tranche.

Car, si le temps attaque les méandres du minéral, attaque le mugissement noir du choc c'est que le courant aspire la mort, expire l'instant pour le rejet, pour l'engloutissement, pour la faille, pour le meurtre mouvant au ras de la fissure.

*Si tu avais regardé les nuages, entendu leur promesse, tu aurais senti tes larmes couler. L'eau confondrait toutes les excuses du brouillard, au fond de tes cascades. Mais le roc résiste la vallée, montre sa force, lave le ciel.*

Dans l'éboulis, l'être a le destin du précipice. A chacun ses erreurs, pour que s'économise l'usure. Les chutes sont plus vertigineuses, prises dans leurs dentelles. Déjà !

Au bord du fragile, la mort ne s'écrit que lorsqu'elle le décide.

Colette MILLET

file indienne

courbes des corps  
en découpe sur le ciel  
l'assaut des cimes les tente  
l'inconnu les inquiète  
personnages entre parenthèses  
entre paroi laiteuse et pierre de gypse  
fuse un rai de lumière au dos de celui  
qui devance celle qui vient  
celle qui copie les signes  
que la neige d'été laisse en écran  
sur fond de rocs et de verts éboulis

au dos du marcheur qui précède j'écris en blanc car celui qui  
précède cède son dos à celle qui suit  
j'écris sur ton dos des signes avec mes yeux avec mon doigt en  
blanc je parcours lentement l'étrange géographie d'un dos de  
marcheur suivant sa voie silencieuse  
et aussi ma voix de doigt

tu me dirais si tu parlais mais tu marches  
et cela t'occupe tout entier en lisière des cassures  
tu me dirais la sensation éprouvée de mon index scripteur sur ton  
omoplate aussi plate que le caillou que tu as contourné  
et qui me croise et souligne l'herbe rase et fleurie

dans la solitude des marches en montagne  
neige d'été en lisière  
j'écris avec ma voix de doigt au dos de celui qui va  
j'écris au dos du marcheur qui précède  
j'écris sur son dos de neige des signes d'été  
lisière des mots de mes mots sur son dos  
son omoplate aussi plate que le plateau des cimes  
son omoplate aussi plate que le pré en dessous  
j'écris avec mes yeux sur la neige d'été  
la solitude de la marche de celui qui devance





## Patricia Cros

Agathe avance en lisière de la plaine, longeant les puits et les petites bouches, les pores du gouffre.

Du sol granuleux et polymorphe s'exhale des vapeurs soufrées, le fruit du feu. Le lac de lave blanche s'infiltré à maints endroits, Agathe suit le ruisseau qui l'emmène, tel un tapis roulant, toujours plus bas, jusqu'à la zone des mines, jusqu'au jambage de briques de la grande entrée. Sur le chemin des laves desséchées, elle quitte la surface.

L'intérieur est un immense squelette de quartz, transparent par endroits, carcasse lisse, empilement géant de vertèbres. Agathe choisit de suivre une veine verte, peut-être pour sa douceur végétale et sous un grand pli de granit, elle s'assoit pour assister au clair de lune du ventre de la terre.

Agathe attend, au milieu des cristaux noyés par le hasard. Elle chante, projette sa voix de tout son saoul, infiltre l'obstacle du roc, se répand de cassures en tourbillons jusqu'à la canopée de pierre aux ramures étalées et fait vibrer les empreintes des plantes anciennes.



Agathe gravit avec les mains l'escarpement à peine incliné pour atteindre le point, sommet abaissé sous les pieds des hommes. La lune est en pleine fermentation, sa surface se creuse et se soulève en ondes immenses. Dans sa forme altérable, la lune est très fragile. Dans un jeu d'ombres et de lumière, des cloques se détachent. Agathe les recueille et les pose à ses pieds. Elles ont la forme de tétragones. Elle les emportera pour réchauffer la couche de ses anciens hivers.

## Rosine Levy

### A la flore des mots

L'eau cavale entre la rive des mots en pente.

L'eau descend jusqu'aux veines en phrases herbeuses et moussantes, en images fondantes de pépites de buée.

La racine rêveuse des mots caracole comme un arc en ciel lumineux.

L'eau bouillonne si fort qu'elle peut se rompre la peau contre la roche.

Ce bouillonnement rapide aiguise la minéralité en bandes acérées et vivantes. La vie et la mort écorchent le monde de la matière granitique superposée.

Les végétaux dévorent un chemin de cristaux de quartz avec un bruit de figues écrasées.

La sève et le limon riches de la gorge approchent les rocs de leurs folies clairvoyantes.

La mousse faite d'oublis et de chagrins de vie est prise entre l'étau des herbes du vivier et le vent tranquille des avalanches de pierres.

S'étire une brume malicieuse.

Une grande colère coagule le courant libérant l'image pourrie du bleu, explorant la flore du futur pourtour où grimpent les pampres découpés en attente de rencontres granitiques.

## Marc Roslin

Pierre qui trouble, laisse toi aller, grimace, rouille,  
vieux bambou dinosaure des roches à tout casser,  
vague illusion, excuse, brouillard, matin, vieux chien  
langue des montagnes, cascade sapin,  
terre ou bruite les sources,  
ombilic, châtaigne, fleur d'herbe, os d'humain,  
saigne, vieux dinosaure, langue bambou,  
grimace tes mots crispants,  
de roches toutes cassées.

Laisse toi aller, crapahute en tes raideurs vagues,  
fumée, brouillard aux illusions serpentes,  
langue des montagnes que jamais rien ne rouille,  
saigne la terre, bruite les sources,  
que l'humain en cascades sapin, fleure l'herbe et ta peau,  
serein, embrasse, la terre, le ciel, deviens!

# Emilie Cros

## CELLULES

Je suis une cellule qui hésite.

Longtemps on a mis des cellules dans des cases.

Je dis : « cessez, cellules ! », « choisissez, cellules ! »

Venant d'un endroit, si haut, là où la mousse croît à la vitesse des âges,

une probable envie de construction est scellée à l'intérieur de mes cellules.

En chemin, infiltration de l'obstacle, de l'adaptable concrétion des amas imprécis, la rencontre des particules d'eaux vives avec le dentier des roches, glisser dans de petites bouches nouvellement ouvertes, les sporules éprouvent la fracture vaporeuse de l'embrasement du rocher.

Vapeur je suis devenue désormais.

Il me reste à choisir ma forme.

J'avoue avoir envié en chemin la sexualité inventive des plantes, leurs calices farfelus, saxifrage vibrant et astragale spatial, glissés dans leurs interstices, entre eaux et rochers.

Je peine à choisir ma juste substance.

Mes cellules crissent et vibrent pour donner ma couleur fondamentale.

Tout se mue en ondes changeantes, mon agglomérat cellulaire est impermanence,



par la pression des forces élémentaires, pression sourde et âcre du sol, capsule ascensionnelle, la forme se dessine, comme crachée du ventre du granit, les pores se dilatent, les veinules se transmutent en mousse épaisse, les contours du son de ma forme se noircissent, pour jaillir du flot embrasé du volcan.

Je suis pierre pour l'instant.

Les pierres ponces peuvent flotter sur l'eau.

## Marc Roslin

Du feu dans les branches,  
j'étire les fils de mes dents cuites,  
Un vieil ombilic, nimbé d'esprit, fume,  
là, l'ostrogoth, ici, un vieux djinn,  
l'un se poulèche, l'autre, trogne,  
écarquillant mirettes, tellement, si loin,  
qu'il s'en écorche nez,  
ombre, pourpre, tissée, au dedans,  
explosé de désir généreux,  
un vertige vient lécher l'âme ivoire,  
d'un schizo sans squelette  
et fait trembler l'énorme.  
Dans les eaux généreuses de matrices factices,  
s'écorchent des mondes matières.  
Les particules lentement,  
de cercles en mots, s'inscrivent  
et relâchent, là, où cuisent les dents.  
La mouille de l'homme, goutte amer après,  
ils rongent en silence les appels désirs,  
fument en de longs soupirs,  
comme vieilles briques,  
s'esclaffent, tard, le jour,  
le soir, tamponnent tour à tour,  
la nuit, le vers, la pomme, le grand cirque,  
taquinent le serpent, la plume,  
donnent au tout, en retour, bien après,  
des fois, encres, toutes bues,  
la refonte, l'à, l'envers, le décor,  
blues, vertiges, encore, rideau,  
brouillard.....



## Jocelyne Clément

### Soupe de rêve

Aux frontières des clairs obscurs quand peuvent éclore nos carnets quotidiens s'ouïssent papotements et chuchotements en clapotis de nos eaux en pleine fermentation. Dans la marmite de papier mitonnent les fantasques mets de nos terres anciennes.

Quelques sources troublées veulent épicer nos pierres.  
Elles arrondissent l'impact des roches, caracolent sans retenue  
au sein blanc des territoires primaires.

Ce soir ce sera Soupe de Montagne Mammaire !

En lisière de paupières  
juste à la fermeture de l'iris  
les voix laiteuses des aimés  
remontent les courants  
loin des textures diurnes.  
Les mains agrippent l'inutilité du bâton  
vers de noctambules sols sans limite.  
La tête dans l'oreiller en couches de granit  
on savoure les parfums des rondeurs internes  
on s'assoit au hasard  
on glisse entre les feuillets du rêve calcaire.  
Les volutes voyagent  
à l'abordage de nos impossibles.  
La soupe mitonne au réchaud  
de nos langues nocturnes.  
La grosse cuillère racle  
crisse s'introduit déchire  
tourbillonne le velouté fertile.

Alors la lèvre gourmande en visage de sommeil peut s'ouvrir  
accueillante sur sa cavité organique. Le dernier douanier de nos  
jours laisse enfin s'écouler le liquide encore chaud.

## Rosine Levy

Mes mains  
Mes mains pleurent  
devant l'inutilité de leur sort  
Comme deux trolls insupportables  
elles m'imposent de prendre, de faire,  
de les utiliser.  
Une lutte commence entre les jambes  
qui enchaînent le corps dans la marche  
et les mains qui gonflent  
le sang claque dans les doigts et cogne jusqu'à ma tête.  
Je pars au rythme de mes pas  
doucement mon regard s'envole vers les hauteurs lointaines  
mon dos soutient le poids de mes chères chimères  
ma tête nonchalante suit le lent mouvement.  
D'un seul coup mes mains attrapent  
le bois d'un bâton vermoulu ou  
glisse entre mes doigts un caillou.  
Le poids de la matière suspend au vol  
l'assaut des pieds trotant  
devant de la pulsion sanguine  
révolte orchestrée par mes longs bras pantelants.  
L'inspiration des hauteurs, l'air des montagnes  
engage la respiration dans un combat,  
assomme le faire faire des mains  
qui les sent à nouveau tranquilles  
comme deux enfants punis.  
Pauvres jumelles, chacune de leur côté  
Le corps entier connaît la chanson  
celle qui rassure, cicatrise, dégonfle et tranquillise.  
Elle arrive par le petit bruit de l'eau,  
papotements si doux contre les rives,  
chant rythmé par les glouglous légers,  
s'élance dans les courants  
sonnant sous l'impact des roches  
rythmé par la pente jusqu'à la rencontre joyeuse.



# Jocelyne Clément

## Départ Immobile

Le voyage figé exode mes bagages      vers des contrées glaciales  
impassibles, hors de mes pores. Collée au sol, je m'exile alors en  
pensées encore trop accrochées. Quelques sacs à dos immuables  
restent couchés sur ces sols      sans mouvement du corps.  
Une vieille valise sans vie, adhésive,      des coffres débousolés  
plein de fantasmes d'ailleurs      attendent là, à la cave,  
refoulés à la douane. Tout est ici, posé en petite mort,  
fixité dormante, ça stagne.

Les rêves à genou se déplacent à l'arrêt.  
Ils se savent enracinés en montagnes stationnaires qui gisent sur  
la calotte glaciaire. Ils se reposent en départs immobiles et se  
refusent encore à mes plaisirs.

L'aéroport est consigné  
Les wagons ont décroché  
La bicyclette est ex-citée

Je ne veux pas partir.

Je ne peux pas quitter    ma petite terre    mon trou mes épaisseurs.  
Je fais la pause      avant de migrer      d'émigrer, immigrer.  
Arrêt sur image.    Le départ ne départ pas.    Il se copie sur cahier.  
Petite plage inerte,      en station statique,  
en posture stoppée,      à l'envolée

Le dos se fait rond sous les signes d'appareillage,  
promesses inaccessibles d'espaces en altitude,  
il se rigidifie contre les vertiges présumés insupportés.

Je m'octroie le rêve sans aller pour reposer avant méta-morphose.

## Patricia Cros

Adieu la bureaucratie ! Il prit ses chaussures montantes, son sac à dos (celui de ses vingt ans) et go ! Dans le train, il avait le temps d'en vérifier le contenu : rien ne manquait, même pas les tee-shirts taillés dans ces nouvelles textures qui n'absorbent pas la sueur mais la font disparaître littéralement dans les nues. Patatras ! Un coup de frein brutal fit basculer le sac sur sa voisine d'en face qui écarquillait les yeux en gloussant. « Excusez-moi, vous comprenez, ça fait si longtemps que je n'ai pas été à la montagne, je suis confus, vraiment confus.

- Ce n'est pas grave, moi aussi j'aime la montagne. » lui répondit-elle en dégageant sa cravache qui était restée coincée entre le sac et le siège. « Blacky aussi d'ailleurs.
- Blacky, c'est votre cheval ?
- Non, c'est mon lama. Dans la montagne, c'est plus pratique.
- Vous faites des randonnées à dos de lama ?
- Oh non ! Il porte mes affaires, c'est tout. Aujourd'hui, je vais le chercher à la clinique vétérinaire de Briançon. Il était un peu anémié. J'espère qu'il va mieux et que nous pourrons refaire de belles balades tous les deux. »

En gare de Briançon, alors qu'il fouillait dans son sac à la recherche de son topo-guide, Il sentit que quelqu'un l'observait. Lorsqu'il leva la tête, il vit la dame au lama assise à quelques mètres, détourner rapidement son regard en direction du panneau d'affichage. « Ah, se dit-il, voici une belle occasion de tâter du lama ! » Il l'inviterait bien, la voisine, à monter à l'assaut du Mont Tabor, elle et son lama. Mais il en avait assez des rêves ferroviaires qui s'achèvent dans de mortelles douleurs. Il avait remis le sac sur son dos et se remémorait avec nostalgie toutes ses aventures passées, commencées dans un train et terminées dans les larmes ... Il se retourna machinalement. La dame au lama le suivait, un sourire malicieux sur le visage.

Alors, le montagnard sortit son topo-guide de sa poche et dit : « vous croyez qu'ils acceptent les lamas au camping ? »

## Colette MILLET

la saison décalée  
refile la terre au ciel  
barbouillant les nuages  
Ils marchent sur les brumes

arène abîme de pierres  
dur dédale acéré  
aucun objet suspect  
sur la steppe glaciale  
juste galets en tas  
rondeur de sac à dos  
Ils marchent au cri serré du vent

la montagne se rapproche  
écaille les eaux du lac  
factice rehaut sépia  
Ils marchent sur la neige d'été

chacun des marcheurs piquent  
un tatouage sur la neige  
leurs pas cloutés sur le vent crissent  
gravant leur marche silencieuse  
course parfaite en pointillé  
pas dans les pas des autres  
Ils marchent d'île en île

l'oubli des heures entamées  
scelle le sable de leur fatigue  
avec l'oubli du nom des cimes  
Ils marchent jusqu'au refuge

Sacados d'un jour *et* la montagne n'est pas un jardin  
ou deux poèmes en un      (*lecture à deux voix*)

*le péril des montées  
expéri-tourmentées  
s'attache au sac à dos  
carapace d'estime  
des forces du marcheur*

franchi le seuil ardu  
des neiges lacérées  
par les pierres bossues  
l'allée à ciel ouvert  
écoute l'aria du vent

*l'appendice en coquille  
fait corps avec son corps  
lui tient chaud dans l'effort  
la sueur au creux du dos  
tente son réconfort*

brune l'eau des torrents  
qui boit la neige en creux  
en un curieux mélange  
de boues et de bruyères  
bondit hors des cascades

*au bord d'un précipice  
la tente sortie du sac  
on cherche le sparadrap  
pour soigner les ampoules  
qui échauffent les talons*

tout le ciel qui déverse  
ses larmes océanes  
lavant l'arbre crépu  
des odeurs mentholées  
se noie dans son regard

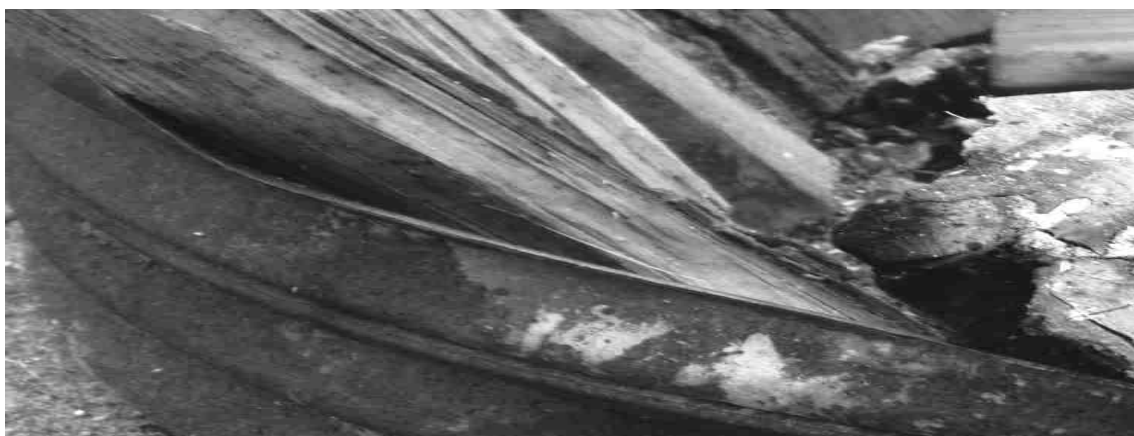
*le feu sur le réchaud  
la gamelle le frichti  
on mange peu là-haut  
arrimé au duvet  
on dort bien à la dure*

la lune tisse au versant  
son reflet de soie vert  
l'orage cesse sa lutte  
cerne en les yeux du monde  
le logo de la nuit

*au retour la besace  
secouée dans les descentes  
fait doucement une place  
au souvenir des lieux  
un jour on reviendra*



## Rosine Levy



Le sang claque dans les doigts à travers les abysses en cascade à plusieurs couleurs

La forme altérable prend ses ailes doucement mon regard laisse à terre la mer grise encroûtée des villes s'envole vers les hauteurs lointaines.

Mon dos soutient le poids de mes chères chimères tandis que l'aspiration déchire les nuages.

Comme un appel vers l'absolu, je pars au rythme de mes pas, ma tête nonchalante suit le lent mouvement.

Devant la pulsation sanguine, la révolte orchestrée par mes longs bras pantelants entame la langue des plaines.

## Marc Roslin

L'état disjoncté, refoule du goulot,  
un vieux mouvement carcasse, tambourine à sa porte,  
avant de grimacer, au fond de ses séracs.  
Je, caillasse, des bouts de chairs rouillées,  
je, transgresse et fatigue, la langue, déjà brûlée.  
Des mots taillés à cru et l'effort des saisons,  
qui, de rimes sans raisons, vont pâles et excités,  
comme, vieilles bicyclettes, sur mes chemins d'idées.  
Je, table sur l'ubac, mes rêves, mes envies,  
et de terres, et de ciels, qui,  
s'ils ne bruissent plus, d'orages retenus,  
font bien beau, à l'endroit, dans l'avvers, comme décor.  
Pas que je, sois timide, mais,  
des hasards caustiques, refoulent, à la douane.  
Mes idées, saugrenues, ne sont pas mortes encore. Non!  
Des mots, carcasses de vieux démons, jusque là étouffés  
révolutionnent mes vents, et, des pensées secrètes,  
cravachent mon encéphale, comme débordé d'un presque!...

# Jocelyne Clément

réponse à Marc Roslin

## Excursion en à-pic

L'air disjoncté refoule d'un goulot de trop,  
comme autant de grimaces en tambourins de pierres.

Je caillasse des bouts de toi,  
serpentin des cimes qui fatigue ma langue déjà brûlée.  
Tes vents enivrent les sommets de mes séracs.

Tu es là je te suis toi qui fuis,  
tu m'essuies moi qui poursuis en déraison.  
Et ça rime comme une bicyclette sur nos chemins d'idées,  
toi, massif sans âge et impassible,  
moi, perché sur l'ubac des rêves d'envie,  
nous nous enlaçons comme orage éclaté.

Les hasards refoulés du couple maudit ne meurent pas déjà. Non.  
Leurs mots caracolent en débandades sur les pentes en sueurs.  
Ils se révolutionnent sous leurs plus beaux atours.

Homme montagnoux, Mont subjectif, ils se savent dans leurs  
basculements, en perception d'ivresse, débordés d'un presque...

## Tochka

L'eau, liquide souvent froid, coule. Certes !

Le roc, dur et parfois calcaire, s'affronte. Qui s'en étonnerait ?

Une pierre n'est toutefois que de l'eau.

Une bien grande colère fut celle qui a coagulé l'eau si durement,  
Boehme me le soufflait justement, à propos.

Nous pouvons donc considérer que l'eau, lorsqu'elle est à profusion, se propulse si fort qu'elle peut rompre la roche. Le roc, aussi solide soit-il, en vient à exploser quand l'eau se projette de tout son sôul contre sa paroi.

La puissance des éléments est poreuse !

Leurs qualités se rencontrent. L'eau peut être étouffante aussi bien que la roche assommante.

D'apnée en apnée, la mousse du fond du lac m'amène aux cailloux tout encrassés de sels minéraux. Les crabes s'éparpillent quand ma main balaye, d'un revers. Les serpents de mer se moquent de moi.

Les éléments de l'environnement sont aussi dispersés que ma langue fourche à chaque idée. On veut toujours que l'imagination soit la faculté de former des images, or elle est surtout la faculté de nous libérer des images premières, de changer la matière. La science nomme bien les images qu'elle choisit !

# Sophie Miquel

Au moment où Sophie nous a lu ce texte, on était en train de marcher, on a voulu s'abriter de la pluie. On s'est mis dans une cabane qui était gagnée par la végétation moussue. Elle a rassemblé ses savoirs et ses lectures botaniques pour éclairer notre compréhension des paysages et de la végétation qu'on venait de traverser. Cette intervention a nourri nos textes, et a permis des ramifications entre certains écrits.

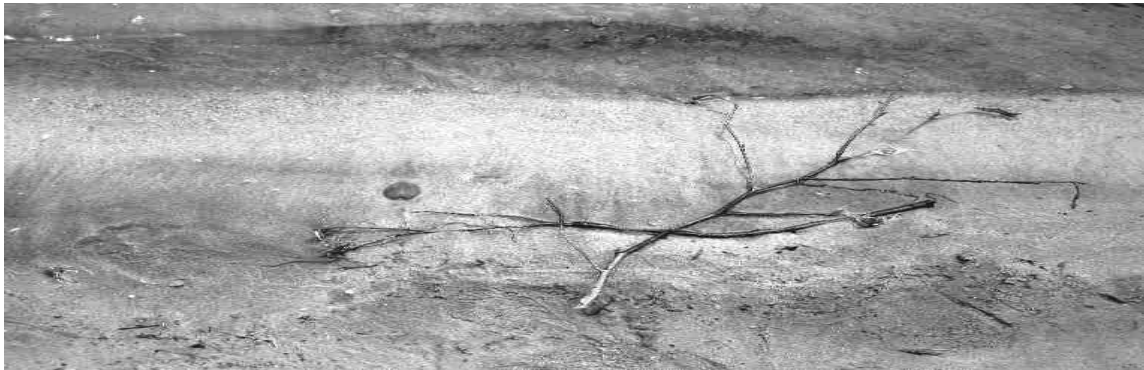
*« Il m'est apparu de manière lumineuse que les plantes étaient au moins aussi vivantes que les animaux, et même l'espèce humaine. Comme nous, elles connaissent la vie et la mort, comme nous, elles ont une sexualité (et autrement plus inventive que la nôtre, j'ai le regret de vous le dire !). Ce n'est pas parce que les végétaux font moins de bruit que nous qu'il ne faut pas leur prêter attention : sans eux, nous ne serions pas là. »*

*Erik Orsenna. L'Express n°3234 du 26 juin 2013.*

avec le vent, la lumière,  
les odeurs, les vibrations

## **1 Des arbres : La botanique, ce n'est pas que le nom des plantes...**

Il y a les arbres des plaines, sages, domestiques, disciplinés, au tronc unique et à la ramure étalée qui obéissent au forestier ; et il y a les arbres des montagnes, sauvages et libres ; chacun est un individu, un être vivant, jeune vieux, petit grand, droit tordu, ramifié cassé, du passé présent ou avenir. Chacun a un caractère dans cette société : isolé, regroupé, pionnier, attentiste, ravagé, dressé, étalé, rampant ...



On peut survoler la canopée de 2 cm de hauteur des Saules rampants des sommets à 2500 m d'altitude, inutile de grimper plus haut. L'intensité du rayonnement lumineux assure une couleur intense et une énergie assurée pour une éternité si l'obsolescence n'est pas programmée. Le végétal peut être immortel s'il n'a pas de mécanisme de sénescence et vit tant que le milieu lui permet d'exister.

Arbres d'éternité, les plantes annuelles ne sont que des arbres un peu pressés par le temps...

Paradoxe du monde végétal immobile qui colonise la terre entière sur ses deux hémisphères, quelle est la zone d'origine des Angiospermes ? Pangée, Gondwana, Laurasia, dérive des continents, tectonique des plaques, cassures, fractures, transports de graines ? Destin des flores anciennes, refuges en Australie, Madagascar, Nouvelle Calédonie etc. Comment la recolonisation végétale de l'Europe s'est-elle effectuée après les glaciations, et comment les flores Alpines se sont installées sur les sommets de la terre Andes, Himalaya, Alaska, Nouvelle Zélande ? *Soldanelles*, *Grassettes* ont trouvé refuge sur la Côte Atlantique. *Gentianes*, *Saules*, *Saxifrages*, *Bérardie*, *Dioscorée*, *Ramondie* dans des creux de rochers abrités ... Et notre maigre flore d'Europe est donc en reconquête et nouvelles spéciations sur les rares lieux que les populations agricoles lui ont laissés depuis 5000 ans environ.

## 2 Flores Vagabondes et Tiers paysage.

ses racines dans l'eau, le dépôt de sable,  
l'anfractuosité de la roche, la vaste prairie

Flores vagabondes, sur une terre de surface limitée, la flore sauvage s'installe dans les interstices de notre univers bétonné : sauvages de nos rues, talus de bord de route et de chemins, éboulis, allées des jardins, plantes compagnes vagabondes trouvent ainsi un aléatoire refuge.

Flores nourricières de notre agriculture, telle est notre dépendance totale et irrémédiable, si savoureuse parfois ou toxique selon.

Flores casanières, chacune sur sa cime, son vallon, son éboulis, sans jamais nulle part naviguer, (ce sont les endémiques rares).

Flores créatrices, l'évolution prodigue de nouvelles espèces, groupes en extension des graminées, composées, orchidées ...

Flores conservatrices, ultimes témoins d'un âge tertiaire disparu, *Ramondie*, *Laurier*, *Lierre*, *Bérardie*.

Flores eurasiatiques des *Rhododendrons*, *Gentianes*, *Lys*, des Alpes à l'Himalaya, en Sibérie et au Japon.

Flores alpines mondiales, comment ont-elles atteint ces sommets ?

Flores relictuelles des temps anciens, *Isoètes*, *Lycopodes*, *Mousses*, *Fougères*, *Ginkgo*, *Cycas* *Welwitschia* ...

Flores disparues d'un passé révolu, *Pecopteris*, *Cordaites*, *Stigmara*.

Flores tropicales, biodiversité maximale de tous les possibles ...

Flores du futur, mais quelle seront-elles ?

ses feuilles au soleil, les cimes éclatantes,  
les éboulis chaotiques, les pentes douces

Dans cette coévolution destructrice et constructive, où la dissémination du végétal est assurée par le vent, l'eau, les animaux, l'avion, le bateau etc., les extinctions sont suivies de créations, c'est le paradoxe de l'évolution du monde vivant de plus en plus complexe sur la planète Terre dans le flux d'énergie lumineuse de notre Soleil, ce n'est qu'une apparente contradiction avec le principe de thermodynamique qui tend à une entropie maximale.

## Notes de lecture

**Anny Gleyroux, *La cinquième saison*, Cocagne éditions**

Tout d'abord, un bel objet : format à l'italienne, papier de qualité, cousu main.

La cinquième saison est peut-être celle où l'on regarde d'où l'on vient, ce qui a compté. Cet ouvrage est, en quelque sorte, testamentaire, Anny nous a quitté à l'automne 2012.

Images et textes sont « triturés » selon l'expression de l'auteure, le sens est volontairement déconstruit pour laisser place à l'imaginaire du lecteur. Au fil des pages se côtoient du gascon et du français, des textes courts et contemplatifs à la manière du haïku et des textes longs et engagés, des références scientifiques et mythologiques.

Anny définit son œuvre comme un jeu de cuves (genre littéraire consistant à juxtaposer des textes contradictoires pour une mise en débat, inventé par Méryl Marchetti au sein du collectif La Travarde dans les années 1990).

**Pierre Colin, *Je ne suis jamais sorti de Babylone*, éd Multiples**

Trente cinq poèmes pour une épopée, un voyage à travers les éléments naturels et ceux du corps, un perpétuel aller-retour intérieur extérieur. Car nous sommes condamnés à être enfermés dans nos corps et c'est là, finalement, le seul voyage : *quand tu es arrivé, n'aies pas peur, le rivage est une frontière de soi à soi. Le corps est dans une spirale ... seul ... au centre de lui-même.* Et pourtant, c'est lui qui permet l'éveil aux sens : *après l'amour nous parlerons. Après l'amour obscur.* Mais aussi l'éveil à la beauté de la nature : *une infinité de louanges sort de la terre.* C'est bien nous, les hommes et les femmes, pétris de nos magnifiques contradictions qui sommes là. Et de là naît cette poésie des extrêmes : *toute l'eau n'est que ruine et caresses.* De là naissent nos désirs, nos passions, toujours en mouvement comme le monde qui nous entoure (Pierre Colin utilise une belle expression : « l'en marche »).

Il faut arriver à la page 31 pour trouver une référence explicite au titre. Cependant, tout le chemin parcouru jusque là a bien tenté de nous faire sortir de cette ville-forteresse, lieu de perdition si l'on en croit la tradition biblique ainsi que la culture Rastafari. Mais *Narcisse est géomètre et construit l'infini* et tout effort est vain car *la route fait le tour de la taille.*

A travers des images fortes et des références aux mythes fondateurs de notre humanité, Pierre Colin nous amène sur les routes d'une poésie d'où l'on revient plus grand, plus fort.

*Patricia Cros*



**Ecrivains randonneurs** d'Antoine De Baecque, Ed. Omnibus, 2013,  
992 pages, 0,750 kg, 28 €.

Oh puissante ! Oh débordante anthologie !  
Tu promets... Tu cumules mille mérites  
Hormis l'épaisseur de ton mille-feuille !  
Deviendras-tu un jour *portative* pour nous, pauvres terriens, qui vont et  
viennent pédibus jambus sur la frêle croûte qui nous porte ?

Je me posais cette légitime question en feuilletant, à deux mains, ladite  
anthologie et pris soudain la décision de l'arpenter sac au dos. Mais par quel  
chemin aborder cette ambitieuse bible de 992 pages, comment traverser et lire  
les 120 textes qui la composent en si peu de temps ?

L'été dernier lors de notre rando-écriture dans la haute-vallée de la Clarée,  
certaines pages nous avaient été lues, en additionnant les pages récemment  
avalées, ainsi que les textes que je connais, je pense sincèrement avoir, des  
yeux soupesés, au bas mot ... un demi kilo du mille-feuille !

Et c'est sincèrement **un tour de force** de l'historien Antoine de Baecque, au  
risque de passer pour un prétentieux compilateur, que d'être parvenu au bout  
de son audacieux pari. L'auteur, à demi modeste, avoue en effet son ambition  
de rassembler, édifier une somme inédite d'écrits qui pourrait modestement se  
nommer le **livre de la marche**. Pas moins !

Voyons l'affaire.

En effet l'auteur embrasse (trop ?) largement son sujet en partant de l'idée que  
*la déambulation pédestre implique parfois une écriture* et en se plaçant sous  
l'égide explicite de Rousseau, et de la « muse pédestre » de Victor Hugo.

**Résultat indéniable** : une opulente bible à compulser, à consulter, à sillonner.  
Une invitation à marcher par tous les temps, dans les villes ou les champs,  
seul ou en compagnonnage, en pèlerinage ou au rythme des tambours, sur la  
pente des sentiers alpins, des sentiers de randonnée, au gré de chemins de  
traverse, de promenades ou de dérives urbaines...

Chacun des 120 textes est soigneusement introduit par l'auteur, avec des  
références variées, parfois puisées dans l'histoire du cinéma, familière à  
l'auteur qui fut rédacteur en chef des Cahiers du Cinéma.

L'anthologie se déploie au rythme de 19 chapitres selon une construction de  
prime abord déconcertante. A. De Baecque opte pour un ordre inspiré par les  
rites et scansions d'une randonnée, c'est-à-dire la progression le long d'un  
chemin, et affirme que *c'est ce livre lui même qui est en marche (...) suivant  
un itinéraire qui mène du pied à la plume*.

**Prendre le livre en marche** n'est pas si facile qu'il y paraît ! Certes pas  
besoin d'accompagnateur, mais un sens de l'orientation est utile pour naviguer  
au gré de chapitres très inégaux. Chaque chapitre livre son titre mais pas les  
noms et le nombre d'auteurs qui le composent, le repérage des auteurs étant  
renvoyé en fin de volume, par ordre alphabétique. Comme des tiroirs plus ou

moins étiquetés qu'il faut successivement ouvrir pour connaître et humer le contenu...

En fait je ne conseille pas d'aborder cette anthologie avec un esprit d'étude biblique, mais avec **un esprit de flânerie**, par feuilletages successifs ou par virées diagonales et aléatoires.

On s'aperçoit alors de la grande richesse disponible. Ne manque aucun texte culte, de *Rousseau* à *Chatwin*, des *Fioretti* de *François d'Assise* à *Simone de Beauvoir*, sans oublier *Goethe* ou *Rimbaud* par exemple. Les grands classiques de la randonnée sont bien là au complet, l'historien ne voulant pas être pris en défaut. Pour un randonneur baroudeur de mon espèce, je retrouve donc mes préférés Segalen, John Muir, Gracq, Harrison... mais des surprises m'attendaient : le journal intime de *Linné* en Laponie, un extrait des 4 volumes des *Voyages dans les Alpes de Saussure*, les souvenirs de *Conrad* (jeune) dans le Valais, des extraits d'annuaires du CAF de 1891 donnant des conseils aux femmes excursionnistes... Autant de textes quasi-inconnus, inabordables sauf aux rats des grandes bibliothèques, et encore !

La longueur des textes retenus constitue l'autre richesse de l'anthologie. Pas de papiers collés vite empilés, mais des extraits significatifs dans lesquels le lecteur peut entrer tranquillement et musarder au long de nombreuses pages. Ainsi on suit le "Tour de la France par deux enfants" pendant douze pages, vingt-six pages en compagnie d'Agricol Perdiguier ou de Nietzsche... Le record étant les vingt-huit pages du jeune *Flaubert* en escapade "Par les champs et par les grèves" publié après sa mort, le chouchou manifeste d'A. De Baecque.

Voici donc un livre d'écrivains randonneurs qui fera sans nul doute référence. Sans défauts ? Non certes. Le bref chapitre intitulé : *La marche, une écriture poétique* déçoit. Hormis Dante, une poignée d'auteurs franco-français y figurent dans le style Lagarde et Michard... On peut par ailleurs souhaiter que le **livre de la marche** soit complété un jour par une anthologie moins occidentalocentrée, avec moins d'entrées anglo-saxonnes, un livre ouvert à d'autres écritures, notamment contemporaines, venues d'Orient, d'Afrique, d'Asie... Dans toutes ces contrées emportées par la marche du monde, n'existent-ils pas quelques écrivains qui randonnent ?

Mais d'ores et déjà c'est un livre que je verrai bien entreposé dans toutes les salles d'attente, de pas perdus, les lieux de transit, hangars logistiques, aires d'autoroutes, hospices et hôpitaux... ou bien un livre lu à haute voix par des enseignants aux rêves migratoires, ou par tout travailleur social ayant repéré des « décrocheurs », des ados en dérive, partis dans la vie sans sac à dos, mais prompts à partir à *La découverte du monde* (titre du principal chapitre).

*Jean-Jacques Guéant*



# CHRONIQUE(s) du MAUVAIS ŒIL

de Dominique Galon

43: Dans 8 jours à Berlin : nicht hinauslehnen!

C'est reparti comme en 14! Le dernier chic sera cet été le Port de la Moustache. Pour Monsieur, des enguillons de vélo comme dans les cartes postales colorisées de Plonk et Replonk (l'Alphabétique de l'inutile); pas des Mange-tout à la Russe! Pour madame, ce sera <sup>poils</sup> aux pattes <sup>et</sup> aisselles <sup>et</sup> touffues (Tiens, ça fait tube de Pierre Perret!).

Avant de célébrer celui de 75, changeons les canons de la Mode. Une femme à barbe en couverture de "ELLE" ou "Cosmopolitan" ça aurait de la gueule non! Et puis, cela améliorerait mon ordinaire comme on dit dans les casernes. Car depuis quelques jours, je fréquente les gueules cassées du Prix Goncourt (Au revoir là-haut de P. Lemaître, Ed. Albin Michel) roman peu poilant mais qui décoiffe. Évoquer la femme à barbe me

ramène en enfance quand avec les copains on se payait un chaud effroi à la Fête Foraine : femme

sans tronçon  
femme araignée.

Pour 2 balles, on avait notre content de monstruosité.

On finissait

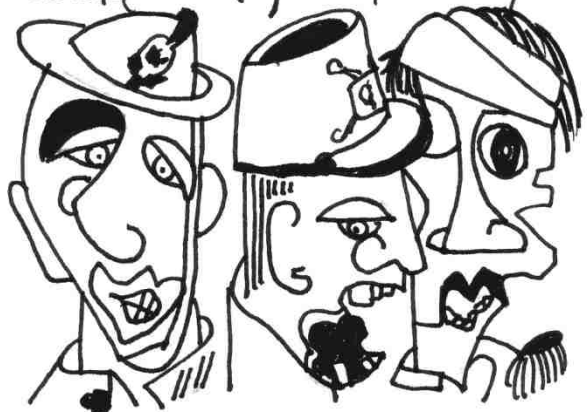
nos classes, nous la bleusaille par l'homme

-CANON qui s'en-  
voyait en l'air

ou par les combats  
de lutte : des

chapeaux issus de  
la foule se

faisaient démonter par les gros bras  
de chez Bébert, le taurin de Provence.



AOÛT 13 : cette DATE ne vous PARLE  
 PAS BIEN SÛR MAIS À MOI VOUI!  
 BERLIN, LA FLEUR AU FUSIL. ACHT,  
 SCHÖNE STADT! Ich bin Berliner  
 depuis lors. En 40, Nos chers  
 voisins CÉDÈRENT À LA CROYANCE  
 du "c'est toujours mieux ailleurs"  
 alors qu'ils avaient tout sous la main.  
 Moi, je vous CAUSE du BERLIN d'An-  
 GELA, le BERLIN des Trentenaires  
 bobo BRANCHÉES à VÉLO de FRANZ-  
 LAUERBERG, KREUZBERG, SCHÖNNEBERG, ... hors le MUR



SAUCE ROGER,  
 FORSTER, JAHN,  
 PIANO, KOLLHOFF,  
 LOIN des ANNÉES  
 30 LILI MARLENE  
 ou pire du  
 NOMAN'S LAND  
 MIT MUR et  
 MIRADORS façon  
 DDR. BERLIN  
 où les architectes  
 BÂTISSEURS de tous



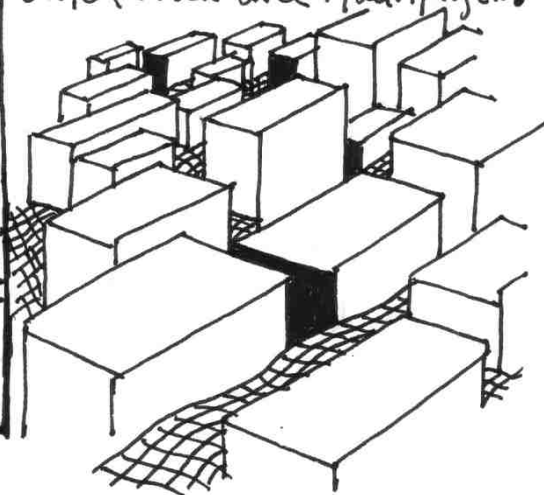
Poils font joujou avec leurs  
 BRUES potain pour façonner une  
 VILLE MODERNE MARIANT HIÉR et  
 aujourd'hui, JERRE et ACIER, BRIQUES  
 et BÉTON. UNE CHANCELLERIE  
 nouvelle PAR là, un REICHSTAG  
 REFAÏTÉ PAR ci,  
 des RÉNOVATIONS,  
 TRANSFORMATIONS,  
 RÉHABILITATIONS.

Un BERLIN  
 va s'en dire!

ON n'oublie PAS  
 MAIS on voudrait  
 bien QUAND MÊME.  
 BASTA Karl Marx

Allee et tout son fatras style RDA,  
 BASTA East Side Gallery, place  
 à LA NOUVELLE SPREE! Les Ados

jouent à cache-cache au Mémorial  
 de la SHOAH. Heureuse  
 ALLEMAGNE où Brandenburg Tor  
 ne RIME plus avec Sobodor,  
 Unterlinden avec Mauthausen.



Si dans le BERLIN du Temps de  
CHECKPOINT CHARLIE, L'Art se Par-  
tagéait ENTRE l'île Aux Musées (EST)  
et Kulturforum (ouest), MAINTENANT  
c'est tout BÉNÉF pour nos AMIS, ils  
ONT les 2 + L'Hamburger Bahnhof  
le Deutsche Guggenheim, ...



Rencontrer l'Autre, "l'étranger",  
connaître sa Kultur, sa Lebensform,  
c'est encore ce que l'on fait de mieux:

**TOTAL RESPECT!**

Je me disais cela (moi à moi et  
maintenant moi à toi) EN PAR-  
COURANT le DRESDE HISTORIQUE remis  
sur pied cm<sup>2</sup> par cm<sup>2</sup> pour faire  
la nique aux forteresses volantes!



Fabuleux le Trésor  
du Prince Électeur  
de Saxe, visible  
à l'Historisches  
Grünes Gewölbe  
im Residenzschloss.  
!!!

D'Accord, c'est dur avec les GARS  
d'OUTRE RHIN qu'on a tendance à ne  
pas trop voir en peinture (voir à  
ce sujet l'Excellent TÉLÉFILM «Le  
village français» sur EFFETROIS).  
Les NAZIIONS avaient aussi tendance  
à se servir chez les Juifs (sehe la  
collection retrouvée à MUNICH).

En 33, ils brûlaient tout  
les Livres qui tournaient  
pas rond à leur goût.



Géniale  
œuvre à  
BERLIN  
BEBELPLATZ  
pour  
commémorer  
L'autoDAFe.

Si ON peut VOYAGER pour  
découvrir les œuvres d'Art,  
elles, elles peuvent se  
déplacer pour aller à LA  
Rencontre de publics nouveaux  
qui se poseront indubitable-  
ment la Kolossale Kestion:  
«Carotte queue lard?»  
Chacun a sa propre réponse  
mais il faut des Passeurs  
pour apprendre à Regarder.  
3 exemples pour illustrer  
ce dont je vous cause,



POUR APPRENDRE à OUVRIR son ŒIL à défaut de se le Rincer :

①  
Le Louvre LENS où la  
Liberté guide le Peuple  
des CH'tis.



La Région Nord Pas de Calais  
fait beaucoup pour déniaiser  
ses sujets. Elle envoie  
ses quinquins sur le CARREAU  
GRÂCE À UN ARCHITECTE  
JAPONAIS qu'A troqué ses SUSHIS  
pour le WELSH.

Le LAM de Villeneuve d'Ascq, on  
des nombreux musées du CH'Nord,  
rend HOMMAGE cette saison à  
DANIEL HENRY KAHNWEILER.



ET MÊME qu'une Nordiste, Laure  
Prowest est LAURÉATE du FAMOUS  
TURNER PRIZE ANGLAIS !

②  
L'expo organisée par les DÉTENU(S)  
de LA prison de RÉAU (77) sur  
le THÈME du ... voyage.



Nos embastillés franciliens,  
eux, préfèrent s'inviter entre  
4 murs. Sous-titres proposés :  
« l'art de se faire la malle »  
« l'art de se faire la belle ».  
Si CERTAINS GRÂCE à l'ART  
aiment VOYAGER SANS se  
déplacer, je soupçonne  
Moussa, Djamel et leurs  
potes de vouloir voyager en  
se déplaçant !!!

③  
Au Pays de la pizza,  
à Napoli, le voyage  
ARTISTIQUE  
s'effectue dans  
le MÉTRO (15  
stations repensées  
par le MUST du

TEMPORAIRE  
sous  
l'égide de  
PERRAULT  
(pas Charles  
mais  
Dominique !)

Le voyage peut être aussi la furieuse envie d'un ailleurs\* et même  
 il suffit parfois de changer sa manière de voir le monde  
 dernières semaines de... passer l'arme à gauche. De profonds  
 et arme à droite pour Gérard de Villiers fosse commune.

→  
 L'hémisphère sud étant dans l'air du temps : EXPO AMERICA  
 au Brésil (GOAAAALLL !!! France-Ukraine : 3.0, du coup, depuis c'est  
 Jane Campion tournée dans les Alpes néozélandaises, un Mandela  
 je vins à tomber en amour de tout endroit pis au sud de l'équateur

Comme Pizarro et son éminence Noire Toledo,  
 j'ai débarqué au Pérou un beau matin de prima-  
 vera. Avec comme seuls bagages une oreille cassée,  
 un Machu Picchu, un lama (de lon?), des lignes  
 de Nazca néo-martiennes, un Kon-Tiki et un... Tif'icaca.



Si je vous PARLE de ce fameux LAC  
 c'est pour évoquer des sujets que les  
 guides évoquent rarement mais qui  
 font le SEL (les selles?) des  
 VOYAGES.

Chez Gallimard, Hachette et consors,  
 on vous cause Plaza de Armas,  
 Iglesia San Cristóbal, Convento  
 de San Francisco, ... mais toi  
 tu ne cherches que les BAÑOS  
 si t'as goûté la Boisson LOCALE!

Ton œil artistique ne capte pas  
 de suite la Magie des Lieux, le  
 FASTE des Tombeaux, le pittoresque  
 des PAYSAGES, le Monumentarisme des  
 pyramides, la Majesté de l'Adobe,  
 L'émotion du désert, de l'Océan, de la Selva...



\* furieuse envie aussi cet hiver d'admirer au Grand Palais les



Si ON ne veut pas DOUGER, ON A toujours les MOYENS de SON IMAGINATION:  
pour le CHANGER et le GRANDIR. 2 des passeurs ont CHOISI CES  
pour ANTONY CARO et PATRICE CHÉREAU, REGRETS ÉTERNELS. Morpionibus

LATINA 1960-2013 à la Fondation Cartier, la Cup of the ~~world~~  
le 14 juillet chez eux!), un téléfilm totalement barré sur ordre, de  
payant bière pour bière à en devenir quasi... obéissante, ... BREF,  
et décidai de chercher l'Eldorado au pays du Grand Condor.



Ton oreille MUSICALE ne perçoit PAS ILlico  
le CHANT du CHILATA, les Rythmes de LA COMBIA,  
le Souffle de LA QUENA, la Voix de LA FLÛTE du PAN,  
le Chaloupé de la Marinera, la GRÂCE des  
Chevaux de PASA, le frappe du Bom Bom,...

Ton ŒIL découvre une CIRCULATION  
FURIEUSE, UN Ballet de Motos-Taxis,  
collectifs, Bous, CAMIONS, pick-up  
fumants s'agitant sur des Routes,  
rues DÉFONCÉES, FAISANT la CHASSE  
aux piétons, aux CHIENS errants



xylographies de Felix Vallotton.

et Aux VAUTEURS qui s'engraissent des  
MONCEAUX d'ordures DÉLICATEMENT jetés dans  
l'ESPACE PUBLIC. le tout dans un tohu-  
-bohu de KLAXONS, Hauts-Parleurs,  
interpellations diverses, cris des  
PÉLICANS, rumeur des MERCADES,...

MAIS ton CŒUR a ressenti sur  
le champ MALGRÉ les GRILLES qui  
étréignent les maisons de BRIQUE et de  
BOIS se répandant en favelas, malgré  
les MURS de BRICK qui ceinturent le  
DÉSERT, bardés de PEINTURES ÉLECTORALES,  
la SAGRADA FAMILIA, l'ÂME des COMMUNAUTÉS, ...  
(à suivre)



GAËLLE HÉAULME

## LE CONTRETEMPS 2013

Homes

Fracas

Les petits contretemps

Disparition

À qui est cette maison ?

À qui est la nuit qui écarte la lumière

À l'intérieur ?

Dites, qui possède cette maison ?

Elle n'est pas à moi.

J'en ai rêvé une autre, plus douce, plus lumineuse,

Qui donnait sur des lacs traversés de bateaux peints,

Sur des champs vastes comme des bras ouverts

pour m'accueillir.

Cette maison est étrange.

Ses ombres mentent.

Dites, expliquez-moi, pourquoi sa serrure

correspond-elle à ma clef ?

Toni Morrison, *Home*



**37**

Un jour notre père nous rejoint à Paris. Il habite dans une impasse. Sa tortue arpente la moquette. Ma grand-mère vient aussi. Elle a un dentier qui l'embellit, mais je regrette les dents qui bougeaient dans sa bouche. Je suis toujours la copine des garçons. Ils sont trois et nous ne nous quittons pas. Ils me raccompagnent à pied jusqu'à la rue Raymond Losserand. L'un est petit avec des oreilles décollées, l'autre est gros avec des lunettes, le troisième est très beau. Les trois me plaisent. Nous nous embrassons sans la langue. Mes sœurs m'espionnent dans l'entrebâillement de la porte. Ma mère ne dort pas toujours dans l'appartement, mais je n'ai plus peur. Je lis Pif Gadget et Pilote. Nous allons retourner dans le Sud, je ne veux pas quitter mes amoureux.

**38**

Il faudrait que ça colle avec les années. 66, square de Lorient, on loue. Puis prêt 2,75 EDF, on achète avenue de Bir Hakeim comme ça se construit. Là, on reste jusqu'en 76. Dans l'intervalle, une sœur. Après la caravane, en attendant, sentier des champs. On fait construire. Et juste après, seconde sœur. J'embrasse Jane et je fume dans ma chambre. Aussi Christine sur sa mobylette. En 90, j'habite avec les deux filles. Donc ça va. Puis, fils aîné rapide. Signifie peu de temps rue de l'écluse et même Du Guesclin. Enceinte, 2<sup>e</sup> chambre. Je sollicite une copine du théâtre qui s'occupe des HLM. Transit résidence Alsace. Une voiture brûle. ZAC plaine du Lys. On voit la patinoire et la station-service. Invasion de cafards dans la cuisine. Conjointe sur les nerfs. On loue.

**39**

Été avec les cousins russes, puis à nouveau le Sud. La maison est un château dans un parc immense. Il y a beaucoup d'adultes qui se promènent tout nus. J'ai mon coussin pour m'asseoir sur leurs

chaises. Je rentre en cinquième. À tour de rôle on me dépose au collège, mais toujours en retard. J'ai des boutons et des seins. Je rencontre Gertrude, 11 ans aussi, d'une communauté voisine. Elle me demande si j'aime les cimetières, je dis oui. Elle dit qu'elle rêve de goûter au sang humain, je dis : pareil. Les gens de sa communauté me font peur : beaucoup d'hommes et des pièces sombres. Chez nous : ma mère est la reine des abeilles. Mon père a une barbe. Il ne travaille plus pour Cousteau. Il fait des chantiers. Je ne sais pas ce que c'est.

#### 40

Avec Jean, on s'embrasse mutuellement le zizi. Christine, c'est dans une cave. Comme la lumière s'éteint, je me lance. La première, dans une chambre de l'infirmerie. J'ai un plâtre. Une autre, la nuit, dans le compartiment. Il y a aussi la fille du duvet et celle de la tente. On a trop bu. On s'embrasse debout dans la rue. Au collège, on me force. La grande avec un appareil. Après, je n'embrasse plus personne. Assis par terre. La fille avec une mauvaise haleine. Le garçon doit y aller. Parfois, elle attend longtemps. D'abord se tenir la main en forêt. Ou dans le car. Je dois être courageux. On ne se déshabille pas.

#### 41

J'ai 11 ans et demi et je reçois ma première lettre d'amour : un homme de vingt ans m'écrit sa flamme, un de ceux qui viennent hanter les pièces du château. Je ne montre ces mots à personne. Je garde l'enveloppe en permanence sur moi, contre ma peau, le jour, la nuit : ça brûle. Un jour je la perds. Ma chambre est tout en haut. Par la fenêtre je guette les allées et venues de nos nombreux visiteurs : j'attends la 2CV camionnette de mon amoureux. La nuit, quand mes sœurs ont peur, elles viennent dans mon lit. Nous sommes au troisième, et nos parents, tout en bas. Les canalisations sont bruyantes. Tout est assez effrayant.

#### 42

Quittons la ZAC, dit-elle, puisque tu as fauté. Avoué. Demandons mutation. Tu arrêteras le théâtre, tu seras à la maison. T'occuperas

du fils un peu. Un enfant, pas un caprice. Mûris. Loin de tes parents puisque les miens sont dans le Nord. Redémarrons ailleurs. Barcelone, je refuse. Lyon. Obtenons Lyon. Mais non, n'avons plus envie. Réfléchis à ce que tu fais. Partons d'ici. J'étouffe. Qui sait ce qu'il veut dans ce foyer ? Pense au garçonnet. Déménageons encore. 40 kilomètres. Promettons. Coulommiers. L'été, elle voyage en Equateur et dit qu'elle aussi. Egalité. Nous ne comprenons plus rien. Appartement vieillot dans un virage. L'enfant n'y viendra jamais. Grandira chez ses grands-parents. On ne recolle pas les morceaux. On ne recommence pas sur de nouvelles bases. Tout loupé. Un type appelle parfois et la demande. Une collègue me dit : nous deux, ça finira dans un lit.

#### 43

Un tas de gens arrivent, s'installent, puis partent. Il y a un tableau de tâches ménagères, mais la maison a toujours l'air sale. On mange du riz complet. Une fille s'est couchée toute nue dans le lit de mon père, il la chasse. Deux garçons attendent ma mère dans la sienne, elle les chasse aussi. Il y a tellement de chambres qu'on peut en changer quand on a envie. Je punaise les caricatures de Pilote tout autour de mon lit, au premier. Au bout de la route il y a le supermarché. Nous aimons bien y traîner. Mes parents changent les étiquettes de prix. L'été nous nageons nues Gertrude et moi dans le bassin ovale. Des garçons du quartier gitan viennent voir, et nous n'osons pas sortir de l'eau. Il y en a un à qui il manque un bras, que j'aime bien : Tonio. Mais nous allons encore déménager.

#### 44

Moi aussi. Je trouve un studio dans un village des environs. Sommes définitivement séparés. Elle va disparaître longtemps avec notre fils. J'irai voir un avocat qui retrouvera l'école où elle travaille. Mais pour l'instant je m'installe. Commencé une sorte de relation avec la collègue susdite. Mariée avec enfant. Pratique le tennis. Jolie mais nerveuse. Une fois, elle balance son flan à travers la pièce. Je l'attends souvent. On s'accouple. Je vois sa famille. Vieille maison bien rénovée. Je commence à perdre le sommeil. Angoisse dans le studio. Viendra, viendra pas ? Le

lendemain, on se voit à l'école. Parfois dans la voiture. Ça dure. Je ne sais plus ce que je fais. Je croyais que les choses seraient plus simples après déménagement. J'oublie mon fils. Elle ne sait pas se décider. Un midi, on se retrouve dans un hôtel. Mais on n'y arrive pas.

#### 45

La nouvelle maison est à quelques kilomètres du château, au bout d'une petite route. Le jardin est un fossé en pente, toujours boueux. La cuisine est basse de plafond et sombre. Il y a trois petites filles : Agathe, Delphine, Sandrine. Sandrine tartine les murs avec son caca. Les têtes des gens avec qui on habite maintenant sont bizarres. Ma mère disparaît avec un des jeunes hommes. On va à la gendarmerie avec mon père. « S'ils avaient eu un accident, monsieur, ils ne seraient quand même pas morts tous les deux ! » dit le vieil homme en uniforme, qui me regarde avec tendresse, me semble-t-il. Je suis une élève difficile. Je mets des chapeaux haut-de-forme et vais pieds nus au collège. Je pars la nuit en stop, on ne me retrouve pas. Je couche avec n'importe qui. Je suis aussi une adolescente difficile, mais personne ne semble s'en apercevoir.

#### 46

Certains soirs je ne m'endors pas. Je joue dans mon lit. Combat de boxe entre mes deux nounours. Le blanc gagne souvent. L'autre est désarticulé. Un œil en moins. Ou sous les couvertures : je suis dans une capsule expérimentale au fond de l'océan. On étudie mes réactions. Je communique par radio avec la surface. Ou dans le désert. Himalaya. Pour ne pas faire de cauchemars, je dois faire la liste de tout ce qui me fait peur. Puis je m'agenouille. J'ai une petite vierge sur ma table de nuit. Plastique, imitation ivoire. Pas de pipi au lit. L'ours brun dort à gauche de mon oreiller. Je suis ado. J'ai toujours mon oreiller. Je tourne mon réveil pour ne pas voir l'heure. J'avais une veilleuse.

#### 47

Avec Gertrude, on a treize ans.



Nous avons le projet de mettre le feu au collège.  
Nous mettons le réveil à trois heures du matin, et nous prenons nos vélos.  
Mais je n'ai pas de phare, demi-tour, on remet à plus tard.  
De même un jour nous décidons de fuguer.  
Réveillées à 6 heures, nous pillons le plus de choses possible dans le frigidaire, remplissons nos sacs à dos, laissons un mot laconique : « on part » et enfourchons nos vélos. Mais à la première côte un peu rude, nous renonçons, rentrons, jetons le mot.  
Tout le monde dort, chez moi. Pour s'occuper, on aligne des bouteilles sur la route à la sortie d'un virage, puis on écoute, écroulées de rire, le crissement des freins.

#### 48

La traversée de la cour est impossible. Les pompiers sont venus. J'ai dit : pensez à couper le gaz, mais je n'avais pas le gaz. On a ri. Quelqu'un a prévenu ma mère. Plusieurs nuits sans dormir. Pour tenir, le médecin m'a donné du Guronsan. Résultat panique. Je n'arrive plus à me calmer pour respirer. C'est midi. Une autre collègue appelle les secours. Aux urgences, on parle de dépression mais c'est exagéré. Juste aller à l'autre bout de l'école, des vertiges. C'était loin. Vaste étendue goudronnée. Hostile. On m'arrête deux mois. Anxiolytiques, antidépresseurs, hypnotiques. Je ne reviendrai jamais par ici. Repos parents, on rapatrie mes affaires. A la rentrée suivante, je change de poste. Vingt ans plus tard, toujours sous traitement.

#### 49

Les adultes sont en conflit avec les propriétaires, qui sont nos voisins.  
Une de leurs locataires a tué d'un coup de fusil son écureuil, parce qu'il s'était échappé de la cage.  
Un matin, je ne sais pas pourquoi, une fourgonnette de gendarmes vient chercher mon père et ils lui passent les menottes. J'ai quinze ans, je suis l'aînée, mais je fonds en larmes. Mes sœurs se serrent contre moi. Un gendarme passe un doigt sur ma joue mouillée.

Ma mère décide d'aller habiter toute seule en ville. On m'offre un chaton. J'ai un amoureux fixe, qui est potier, avec de longs cheveux. Sa sœur a une liaison avec mon père. La vie ressemble à n'importe quoi. J'aime avoir l'air totalement droguée, alors que je ne prends rien.

## 50

J'écris tout dans des cahiers que je numérote. Plus tard, je les jette et regrette. Ça devient des histoires. Surtout une photo perdue que j'idéalise. Journal d'adolescent. Elle est debout nue. Comme elle fait du naturisme avec ses parents. Pas gênée, pose de face. Glissée dans quel volume ? Les éboueurs ont dû se régaler. Je garde longtemps les choses puis, d'un coup, je balance tout. On ne se retrouve pas sur les sites d'anciens camarades. Je me souviens que je pestais beaucoup contre mon père. J'ai peut-être 16-17 ans. Les douches de la piscine. Le parc boisé. Le mobile-home. Fines cloisons. On boit l'apéro pour fêter ça. C'était marqué quelque part. Le jour. J'aurais bien relu. La mobylette rouge et les cigarettes. La cave de la première fois. L'empoté. Un an peut-être. D'un coup, ça s'est arrêté. J'ai oublié les raisons.

## 51

Un jour je prends un acide, toute seule. Au repas, les spaghettis sont des vers grouillants. Je vois le sang circuler sous ma peau, et commence à rédiger un traité de mathématiques qui tend à prouver que  $1+1=3$ . Le jour se lève il est cinq heures, je marche pieds nus le long des fossés et la rosée me rafraîchit. J'ai quinze ans, je décide de ne plus jamais me laver les cheveux.

.../...

**fracas !**

dimanche je n'aurais pas dû finir ton livre  
« Gaëlle ne va pas bien du tout du tout aujourd'hui.  
Bien sûr nous te tiendrons au courant. »  
tournant la dernière page, refermant le texte

depuis des années, toujours des courriels  
tous les soirs avant de couper l'ordi:  
bonne nuit, à demain (BN AD)  
hello chaque matin

comme je prenais les nouvelles habituelles  
on a répondu pour toi  
première et dernière fois  
pas bien du tout du tout

merci de lui transmettre mes meilleures pensées, J. Christophe  
as-tu eu mon message  
te l'a-t-on lu  
dimanche 14h46

puisque nous écrivions tous les deux,  
une amie commune nous avait mis en relation  
des années de lectures et de corrections  
de conseils et de déceptions

« tu ne t'es pas rendu compte mais tu as débloqué quelque chose  
en écriture, surtout quand je t'ai fait lire un jour de courtes  
nouvelles anciennes (reprises dans le livre), tu as écrit : mais c'est  
super ! »

partage & correspondance, nous nous complétions  
l'amitié naturelle, les vacances, les enfants  
bien sûr nous te tiendrons au courant.

refermant « Les Petits Contretemps », j'ai pensé non  
il ne fallait pas lire le poème final  
puis la maladie était arrivée  
je voulais en savoir le moins possible  
d'ailleurs tu résistais tellement

tu tenais bien

mettre à profit ce temps pour finaliser tes textes et les envoyer  
lentement mais sûrement  
telle la tortue tu disais  
mais j'avance  
je travaille

joies et déconvenues d'édition  
on y croyait toujours  
tu faisais d'impressionnants progrès

j'ai traîné tout le reste du dimanche  
ton livre posé là

10h19 comment ce matin ?  
Gaëlle ne va pas

ce feuilleton « homes » que nous écrivions à quatre mains

20 mars 2013

« Je partage avec toi, mon lecteur de prédilection, la super  
nouvelle ! tout le monde pleurerait à la maison tout à l'heure :

Chère Gaëlle,

Vous faites officiellement partie de la famille Buchet • Chastel !  
Le comité de lecture a lu et aimé votre texte. Nous sommes  
extrêmement heureuses de vous compter désormais au nombre de  
nos chers auteurs. »

j'ai traîné tout le reste du temps  
tu raillais mon impatience

récemment, tu avais voulu m'aider à reprendre un ancien texte  
que tu avais aimé  
pour Buchet peut-être  
samedi, quelqu'un te l'avait apporté, imprimé, relié

le sommeil agité  
(ton livre ouvert sur la table de nuit de ma compagne)  
je sentais  
je savais  
lundi matin, levé tôt, je connecte téléphone et ordi  
silence et vide  
21 octobre, 8h39 l'appel de ton compagnon:  
J'ai une triste nouvelle, Gaëlle nous a quittés à 7h ce matin.  
Elle est partie paisiblement.

je retrouve notre dernier échange  
samedi 19, 12h34  
- Hello, comment va ce matin ?  
- fracas !

BN

Jean-Christophe Pagès  
16 novembre 2013

« POKIG  
c'est mon mot mana,  
ça veut dire petit bisou en breton »

**Gaëlle Héaulme, *Les petits contretemps*, Buchet . Chastel, collection « Qui vive », 2013.**

Ce livre de nouvelles minimalistes, comme celles de Raymond Carver dont Gaëlle Héaulme cite en exergue *Balsa*, est le récit de micro-événements d'un quotidien rompu par des dysfonctionnements, de petits contretemps. Les personnages sont mis à l'épreuve, les couples vont à vau-l'eau, les objets du quotidien disjonctent, c'est ainsi que le frigo américain commandé pour reconforter Marie anéantie comme son mari par la venue de triplés provoque un nouveau chaos de poussière, de gravats et ne réchauffe nullement le couple, bien au contraire, puisque Marie disparaît à jamais. Les personnages restent prisonniers de leur quotidien. Dans *Allô ?* ou dans *Restons assis*, un homme au téléphone répète en boucle du début à la fin à son interlocutrice malade du cancer ou dont il est séparé la même question *Comment vas-tu ?* ou *Ecoute, je voudrais qu'on ait une relation plus sereine*. La maladie enferme la patiente entre quatre murs, dans un lit qui devient un huis-clos d'insomnies, de douleurs, et parfois d'épiphanies comme celle, ambiguë, de ce prêtre, le Père Marseille, penché au-dessus de la malade qui lui susurre *Je suis venu te donner l'amour*. Aussi les récits restent-ils « tragiques », beaucoup de menaces et de morts par suicide, meurtres ou tentatives de meurtre. La mort guette, celle de l'auteur fait l'objet de plusieurs nouvelles explicites.

Certains événements "plus heureux" trouent pourtant le flux du quotidien. L'accident d'avion où le mari seul s'en sort permet la réconciliation fragile du couple, dans *La concordance des temps* une femme en instance de suicide est sauvée in extremis par son mari : *Elle ne s'est jamais laissé faire, elle le frappe et l'insulte jusqu'au moment où il pose la main sur son front et embrasse sa bouche* ; un infirmier rassure la malade *Ne vous inquiétez pas*,

*vous êtes une rose.* Quelques réveils moins douloureux ouvrent un horizon plus aventureux, *Et elle s'enfonce dans les sentiers rouges de la forêt*, quelques échappées magnifiques, notamment dans cette nouvelle *La traversée* absolument cinématographique, poétique et poignante dont voici la fin : *Ils prennent la rue qui descend, leurs potences grincent et sautent sur les pavés, de grands gabians volent au loin, là où le ciel rejoint la mer.*

Rien de pâteux dans l'écriture de Gaëlle Héaulme, une cavalerie légère, une ironie et un humour noir féroce - *C'est fini il est décédé [...] Mais c'est définitif?* demande pourtant la mère incrédule- dans ces nouvelles hilarantes souvent, parfois burlesques. Les dialogues sont écrits dans une langue simple et familière, les fins (ne parlons pas de chutes, jamais de morale, de message, de jugement) restent ouvertes, en suspens parfois, pour un lecteur actif qui peut imaginer une suite, un destin autre et s'interroger parfois sur la réalité de l'événement. Ainsi le meurtre reste improbable dans la première nouvelle du recueil *Déjeuner en paix*, quand nous suivons, sidérés, incroyables, après l'assassinat du mari l'attitude sereine de la femme qui se prépare un café bien tassé et des tartines beurrées en écoutant les petits oiseaux.

Ces histoires courtes et sombres ne sont donc jamais misérabilistes. Pour le *nuisible* éventuel (le lecteur peut l'être) *J'ai appris que tu as un...*, une seule solution mise en scène dans une nouvelle : l'élimination pure et simple *J'entends le train qui arrive...* Vlan ! Tout en sachant qu'il a, lui, malgré tout -l'auteur reste lucide- *juste le temps de sauter en bas du talus.*

*Claude Dehêtre*

## DISPARITION

**Gaëlle Héaulme**, collaboratrice ancienne et régulière de la Grappe, est décédée le 21 octobre dernier d'un cancer, à 52 ans. Elle vivait à Aix-en-Provence et avait trois enfants, Martin, Juliette, Barthélémy.

Après avoir présenté au début des années 80 le concours de l'IDHEC qu'elle a raté de très peu mais avec une excellente note en scénario, elle a suivi les cours du soir de l'Ecole Louis-Lumière (Vaugirard) pour obtenir son BTS dans la section Image en 1987. Elle a été influencée dans ses choix personnels par la carrière de son oncle maternel Yann Le Masson, directeur de la photographie, cadreur et réalisateur, ancien élève de l'IDHEC (promotion 1953) et de l'Ecole de Vaugirard ; ils ont conçu un projet de film sur les mariniers auquel ils ont travaillé ensemble à bord du *Nistader* la péniche de Yann Le Masson, projet qui n'a pas abouti. Yann Le Masson est décédé en Avignon en 2012 à bord de son bateau.

Gaëlle Héaulme n'a jamais réalisé de film mais une de ses nouvelles *Frère et sœur* a donné lieu à un court-métrage réalisé par Frédéric Hadengue, *Le Sommeil magique*.

Elle a exercé différents petits boulots, donné des cours de scénario dans une boîte privée, elle a été lectrice de scénarii américains pour des producteurs français puis, à partir de 1999, professeur des écoles dans l'académie d'Aix-Marseille.

Gaëlle a publié un livre de nouvelles *Les petits contretemps* chez Buchet.Chastel dans la collection « Qui Vive », en octobre 2013.

L'essentiel de ces informations nous a été aimablement transmis par Christian Huc, son compagnon.



# la grappe n° 87 Hiver 2013-2014

Directeur de publication : Claude Dehêtre

Abonnement à la revue : 4 numéros pour 20 euros

LA GRAPPE, 47 allée JJ Rousseau, 77350 Le Mée, France

La revue sur wikipedia :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/La\\_Grappe](http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Grappe)



Contacts :

[cldehetre@wanadoo.fr](mailto:cldehetre@wanadoo.fr)

[jjg@gueant.org](mailto:jjg@gueant.org)

Impression : photo labo Hassler, Fontainebleau

ISSN 07541813